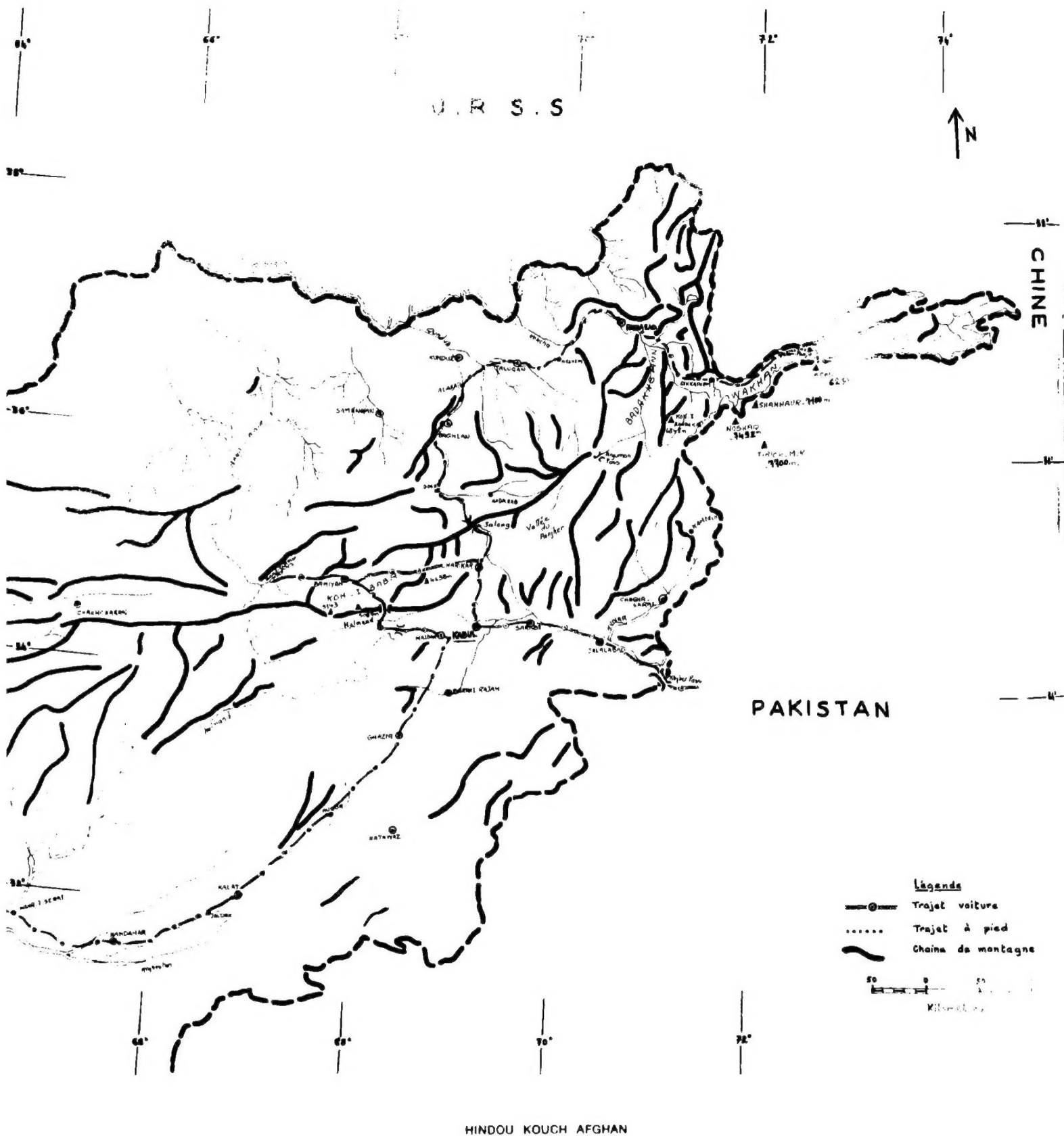




montagnes arides du wakhan

h.agresti





montagnes arides du wakhan

A la suite de la première expédition française réalisée en 1968 dans le nord-est de l'Hindou Kouch en Afghanistan, les membres de l'expédition ont tenté de relater quelques aspects de ce voyage et d'analyser certaines données de son organisation. Ces divers documents ont été rassemblés dans cette brochure. Les textes ont été plus particulièrement écrits par Isabelle Agresti (p. 19-21), Henri Agresti (p. 7-10-13-17-24-26-33), Yves Dominoni (p. 30), Lucien et Renée Agresti ont participé à la réalisation des fiches techniques ; ils ont composé la maquette du fascicule et assuré la frappe du texte. Les photos ont été prises au cours du voyage par les membres de l'équipe à l'exception de celles (p. 35 et 37) que nous devons à l'amabilité de Marian Bala. Les cartes sont dues à Jean-Pierre Petit (p. 27) et à Jean-Pierre Agresti (p. 2 et 34). La maquette de la couverture a été réalisée par René Bonnardel et le tirage fait par l'Imprimerie Esmenjaud-Lafon à Gardanne.

sommaire

	Pages
— Sur les pas de Marco Polo	7
— A travers le Wakhan	10
— Quala Panja	13
— Entre Pamir et Himalaya	17
— Nouvelles de France	19
— La mousson est sur nous	21
— L'automne déjà	24
— Exploration alpine du Wakhan	26
— Hommes et Montagnes	30
— Gravures rupestres	33
— Fiches techniques	35
— Cartes	
• Hindou Kouch Afghan	2
• Vallée de Quala Panja	27
• Site	34
• Itinéraire général du voyage	34
— Panoramiques	



LUCIEN



RENEE.



ISABELLE.

membres de l'expédition



HENRI



YVES

Organisée grâce à la DOTATION RENAULT « LES ROUTES DU MONDE », cette expédition était placée sous le patronage du MINISTRE DE LA JEUNESSE ET DES SPORTS et de SON EXCELLENCE L'AMBASSADEUR D'AFGHANISTAN EN FRANCE.

Renée et Lucien AGRESTI

Yves DOMINONI

Isabelle et Henri AGRESTI

remercient tout particulièrement les personnes et sociétés qui, par leur aide, ont contribué à la réalisation de cette entreprise :

- Le MINISTERE AFGHAN DES AFFAIRES ETRANGERES.
- L'AMBASSADE DE FRANCE EN AFGHANISTAN.
- La FEDERATION FRANÇAISE DE LA MONTAGNE.
- Le BUREAU S2 DU MINISTERE DE LA JEUNESSE ET DES SPORTS.
- La CAISSE D'EPARGNE ET DE PREVOYANCE DES BOUCHES-du-RHONE.
- Le CONSEIL GENERAL DES BOUCHES-du-RHONE.
- Les villes de GARDANNE, NICE et AIX-en-PROVENCE.
- Le RECTORAT d'AIX - MARSEILLE.
- La FACULTE DES LETTRES D'AIX-EN-PROVENCE.
- Les AMIS DE L'UNIVERSITE.
- La SECTION DE GEOGRAPHIE DE LA FACULTE D'AIX.
- La SECTION d'AIX-en-PROVENCE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS.
- RENAULT (VOITURES R. 4).
- ERDE (remorques).
- AIR - FRANCE.
- RICHARD PONTVERT (chaussures).
- MILLET (sacs).
- MONCLER (duvets, vêtements d'altitude).
- CHARLET (piolets, crampons, broches à glace).
- CAMPING GAZ INTERNATIONAL (réchauds, recharges, lumogaz).
- ERAM (pull-over).
- J.O.S. Sports (pantalons montagne).
- RACER (gants).
- LOUBSOL (lunettes d'altitude).
- A.B.C. (conserveries).
- VINIFRUIT (fruits gélifiés).
- OVOMALTINE - WANDER (petits déjeuners).
- PRIOR (biscottes, biscuits).
- GERARD (camemberts).
- RIVOIRE ET CARRET (pâtes, sauce tomate).
- SOPAD (nescafé, potages).
- HUILLERIES REUNIES.
- THE L'ELEPHANT.
- UNIPOL (huile).
- ALIBERT (pâtes).
- BERGER (apéritifs).
- SOCIETE FRANCO-INDOCHINOISE (légumes secs).
- GEOSYL (insecticide).
- PAUTRY (ustensiles aluminium).

Ils expriment également leur reconnaissance à tous ceux qui les ont aidé, à des titres divers, avant le départ, pendant le voyage et au retour :

Mademoiselle S. VALENTINI, Mesdames AMY, BREDEAU, CHESNEY, Messieurs BARCOURT, R. BONNARDEL, L. BOUCHER, BOYER, P. BUTTIN, CICCOLINI, B. D'ASTORG, J. DAUTREMAI, E. DELEBECQUE, DEVANNE, L. DEVIES, A. et K. DIEMBERGER, ETEMADI, FARHADI, FERREOL, FLUCHERE, W. FREY, GALLIE, J.-C. GARDIN, J.-P. GARDINIER, GAY, GRANIER, GUIBERT, HONNORAT, ISNARD, J. KESSEL, J.-P. LACAM, LAFOSSE, J.-J. LANGUEPIN, LEZINE, LIGNON, K. MAIER, M. MARTIN, MEJEAN, MENARD, G. MORANCE, MORERE, MORILLERE, NEUVILLE, P. NIEL, NORIOT, PELINC, J.-P. PETIT, Mlle PUEL, RASTOIN, REBOUL, RENARD SAINTI, VADON, VERNADET, VINCENT, R. ZUMSTEIN, les différents services du CENTRE SAINT-PIERRE DES HOUILLERES DU BASSIN DE PROVENCE, le COMITE DU FILM ETHNOGRAPHIQUE FRANÇAIS DU MUSEE DE L'HOMME, CAMERA-UNIT, L'ATELIER 2, DIMAPHOT, TACUSSEL, ALLOVON, ainsi que les personnes que nous aurions pu oublier et auxquelles nous demandons de bien vouloir nous excuser.





AVANT FAIZABAD.

Sur les pas de Marco Polo

Ce texte est extrait du commentaire du film réalisé au cours de l'expédition

L'Hindou Kouch, chaîne de montagnes qui s'étire sur près de 1.000 kilomètres, constitue l'un des contreforts occidentaux de l'Himalaya et culmine au Tirich-Mir, à 7.700 mètres. Ce massif montagneux est encore assez mal connu de nos jours, surtout dans son secteur oriental, accessible soit par le Pakistan au sud, soit par l'Afghanistan au nord dans la région du Wakhan où nous attendait l'aventure, après plus de 8.000 kms de route à travers l'Italie, la Yougoslavie, la Bulgarie, la Turquie, l'Iran et l'Afghanistan.

Le 26 juillet 1968, lorsque nous quittons Caboul, capitale de l'Afghanistan, nous mettons fin à un an de préparation. Nous allons franchir une première fois l'Hindou Kouch pour pénétrer dans les riches plaines du nord par la nouvelle route qui traverse tout l'Afghanistan et permet de parcourir ce pays en deux jours alors qu'il fallait une semaine il y a moins de dix ans.

La route a été taillée directement dans la montagne là où il n'existait pas de piste. Et alors que l'on faisait autrefois de grands détours pour franchir l'Hindou Kouch par les cols les plus faciles, à l'heure actuelle cette route permet de monter directement au premier col qui se présente sur la ligne droite Caboul-Kunduz.

Nous voici au Col de Salank à 3.300 m. Les sommets sont tout proches. Certains atteignent les 5.500 m., mais ne présentent pas un grand intérêt. La différence du niveau d'enneigement par rapport aux Alpes est de 1.000 m. En Europe, à 3.000 m.

on se trouve en haute montagne ; ici il faut dépasser les 4.000 m. pour trouver la première neige.

Après 2.000 kms de descente nous passons du Col de Salank dans une plaine, où l'altitude n'excède pas 5.00 m. Nous sommes dans une véritable cuvette qui serait un désert s'il n'y avait ces rivières abondantes qui descendent de l'Hindou-Kouch et qui viennent irriguer ces régions avant d'aller se perdre dans les sables.

L'Amou-Darya, la plus importante d'entre elles, va se jeter dans la mer d'Aral qui n'a de mer que le nom. Toutes les autres disparaissent dans les sables.

C'est dans cette région que se trouvait la très célèbre Balkh, dont Marco Polo nous dit : "c'était la plus grande et la plus belle cité que l'on pût trouver en ces régions mais les Tartares et d'autres gens l'ont souvent ravagée et vilainement endommagée... Et vous dit qu'en cette ville, le roi Alexandre le Grand prit pour femme la fille de Darius roi des Persiens, selon ce que disaient les gens de cette ville."

Nous quittons très vite les routes goudronnées pour emprunter la piste qui mène dans la province du Badakhshan et ensuite dans la vallée du Wakhan, pour laquelle nous avons obtenu une autorisation particulière.

Citons encore le voyageur vénitien : "on trouve de l'eau à suffisance sur cette route, et d'assez bon gibier ; il y a même des lions. Mais point ne trouve-t-on de vivre pendant ces douze journées : il convient que ceux qui suivent ce chemin



SUR LES PISTES DU BADAKHSHAN.



emportent leur nourriture, pour eux-mêmes et pour leurs chevaux".

Au sortir de Khanabad, les premières difficultés commencent. Ces régions sont désertiques. Nous sommes au pied de l'Hindou-Kouch dans des contrées faiblement montagneuses. La piste suit généralement le cours de rivières au bord desquelles la vie s'accroche : de rares villages égrenés le long des torrents sont autant d'oasis qui jalonnent notre chemin.

Ainsi de Taluquan et de Keshem où l'on trouvait du temps de Marco Polo "grand marché de blé et d'autres graines. Les montagnes sont devers le midi, très grandes et élevées, et certaines sont toutes de sel blanc et savoureux, dur comme pierre. Sont partout habitations en suffisance et riches en fruits, en blé, en vin et en toutes choses".

Les habitants de ces régions sont pour la plupart des nomades, vivant sous des tentes de toile noire ou bien des semi-nomades qui s'abritent dans des habitations de branchage et de chaume. A côté des Tadjiks de type indo-européen, nous rencontrons des Uzbecks et des Hazaras de type mongol.

Il fait très chaud et souvent dans la journée nous devons nous arrêter pour laisser refroidir les moteurs : souvent aussi il faut pousser nos véhicules le visage dans la poussière...

"Et quand on part de cette cité de Keshem dont je vous ai parlé plus haut, écrit Marco Polo, on s'en va 3 journées sans trouver nulle habitation ni à manger ni à boire, mais on trouve assez d'herbe pour les chevaux. Les voyageurs doivent emporter avec eux tout ce qu'il leur faut pour le voyage. Au bout de ces trois journées, on trouve la province de Badakhshan et diviserai de ce qu'elle est".

"Dans les montagnes on trouve des balascis, pierres précieuses qui sont très belles et de grande valeur. On les appelle balascis d'après Badascian, la province ou royaume où on les trouve... Et sachez encore en vérité que dans une autre montagne on trouve les pierres dont est fait l'azur, et c'est le plus fin et le meilleur qui soit au monde. Ces pierres forment des veines qui naissent en montagne comme les autres, et cette veine est appelée lapis lazuli".

Cette route, autrefois très parcourue, était une des pistes de la soie par laquelle se faisaient les échanges entre le Proche-Orient où l'on fabriquait des objets manufacturés et où l'on travaillait les métaux, et la Chine où l'on produisait la soie. Nous voici à Faizabad capitale du Badakhshan et ville d'un peu plus de 5.000 habitants. Une expédition yougoslave a dû abandonner ici ses véhicules et louer une Land-Rover pour se rendre dans le Wakhan situé à 250 kms de là. Nous rencontrons aussi un autrichien qui en revient. En apprenant nos intentions il se met à rire et assure que nous n'irons jamais au Wakhan avec nos voitures. Il y a au moins trois passages qui sont pour nous infranchissables.

Nous négocions avec l'hôtelier pour laisser nos remorques devant son hôtel. Au début, il nous demandait le prix exorbitant de 4.000 afghanis (soit 270 N.F.). Puis peu à peu nous avons fait baisser le prix jusqu'à 400 afghanis à la suite d'une vive discussion. Nous louons un camion pour transporter les bagages.

Nous quittons le caravansérail où nous avons passé la nuit. Le camion qui transportait nos bagages était d'une constitution mécanique simplifiée. Sur les routes montagneuses comme celle du Col de Salank par exemple ce genre de camion avançait parfois avec deux bonshommes assis sur le capot,

l'un qui versait de l'huile et l'autre de l'eau pendant que le camion grimpait le col.

Autre particularité technique assez originale, le système de freinage : le fils du chauffeur est tout bonnement le frein. Lorsqu'il juge le moment venu il descend, prend une câle et la met derrière la roue : hop ! et le tour est joué. En principe le mécanisme est au point et la manœuvre réussit toujours.

Nos petites voitures surélevées au maximum continuent toujours à avancer. Les moyennes que nous faisons étaient très basses, autour de dix kilomètres à l'heure. Les gens qui marchaient à pied avec leurs mulets, leurs ânes ou leurs chevaux faisaient plus de chemin que nous dans la journée.

Écoutons encore Marco Polo :

"Il nait dans cette contrée de très bons chevaux grands et fameux coureurs ; nul fer ne portent à leurs pieds bien qu'il y ait de nombreuses pierres dans le pays, et c'est à cause des bons pieds qu'ils ont et des bons sabots. Ils vont dans les montagnes et toujours sur de mauvaises routes sans broncher, et les hommes galopent dessus sur des pentes de montagne, où d'autres animaux ne pourraient galoper, ni n'oseraient essayer"

Les villages s'égrenaient le long de ces vallées encaissées et les gens travaillaient des champs d'une superficie souvent dérisoire, plantant sur les quelques parcelles de terres cultivables dans le fond des vallées, sur le flanc des montagnes, des céréales, blé, avoine, orge, millet, plantes aux tiges rabougries car nous étions à près de 2.000 m. d'altitude au pied de hautes montagnes.

Avant d'arriver dans la vallée du Wakhan nous remontons des vallées profondes, passons dans des gorges étroites, plongeons dans des rivières à l'eau glaciale, franchissons des ponts de branchage jetés çà et là par dessus des torrents impétueux. En 1967 le lit de la Kokcha s'était déplacé, et avait coupé la piste. Cependant cette année l'eau étant un peu plus basse, nous avons tenté de passer sans démonter les voitures, pièce par pièce, comme nous l'avions prévu.

"Les entrées de ce royaume sont des passes très étroites, malaisées, abruptes et bien d'autres places fortes" écrit encore

Marco Polo. Souvent, il fallait vérifier les voitures faire des réglages au cours d'arrêts fréquents dans des caravansérails. Nous profitions de ces arrêts pour boire du thé devant quelques habitants qui fumaient de l'opium dans un narguileh.

Une autre difficulté nous attendait là, cette très forte côte. Voilà peu après c'est le stop ! Un camion arrivait en sens inverse et voulait passer. Les gens sont venus nous aider à pousser. Lorsque 10 à 15 personnes poussaient, pendant le premier mètre la voiture avançait. Ensuite, comme plus personne ne poussait en même temps, nous n'arrivions à rien. Nous avons alors essayé de faire tirer les voitures par le camion qui malgré son aspect rudimentaire montait très bien la côte. Mais dans les virages le câble nous déportait contre les rochers et nous avons arrêté là cette opération. Nous avons encore essayé de nous mettre en marche arrière, car les roues motrices les roues avant, patinaient trop dans le sens normal de la marche. Finalement il a fallu sortir l'argument suprême : le treuil.

La piste continue toujours vers l'est et le terme en est Quala Panja. Un voyageur qui à l'heure actuelle voudrait se rendre en Chine par là, devrait comme Marco Polo former une caravane, qui pendant un mois le conduirait à travers cols et plateaux du Pamir, jusqu'au Sinkiang. Une route qui relierait le Proche-Orient à l'Extrême-Orient et qui traverserait ces régions, suivrait l'axe le plus naturel pour aller en Chine.

Au sud de l'Himalaya, les fleuves à passer, les forêts à traverser et la mousson à subir, sont autant d'obstacles qui avaient conduit les voyageurs du passé à préférer les régions plus saines du nord-Wakhan entre Pamir et Hindou-Kouch ou plaines au nord du Pamir. Mais à l'heure actuelle il est tout à fait impossible de franchir les frontières vers la Chine, et cette région est devenue une impasse...

Nous arrivons à un carrefour de vallées du nom de Zebak où les premiers voyageurs des temps modernes à être retournés dans ces contrées vers 1960 croyaient reconnaître le Pamir. Ces animaux que nous avons d'abord pris pour des yacks, sont des argants, croisements entre yacks et vaches ou taureaux, cités dans le livre de Marco Polo sous le nom d'argali. Ces pâturages sont assez semblables à ceux que l'on peut voir au Pamir, riches pâturages où paissent de gras troupeaux.

PASSAGE D'UN TORRENT DANS LE WAKHAN.



APRES BARAK, LA PISTE EST COUPEE PAR LA KOKCHA.





A travers le Wakhan

Ce texte est également extrait du commentaire du film.

Nous descendons le col de Sardad porte du Wakhan, cette vallée du bout du monde. Les Wakhani vivent là, coupés de tout, et certains étés, quand l'autorisation n'est pas délivrée, ils ne voient personne d'extérieur à la vallée.

Voici ce que disait Marco Polo de cette contrée : "qui part de Badascian, il fait 12 journées entre le Levant et le Vent-Grec, en remontant un fleuve, trouvant de nombreuses rivières grandes et petites, et des villages et habitations en suffisance. Les gens de ce pays sont vaillants hommes d'armes et adorent Mahomet. A la fin de ces douze journées, on trouve une province non trop grande car elle mesure trois journées en tous sens et est appelée "Vocan" le Wakhan. Nous passons à Quasi Deh, petit village d'où nous étions partis en 1966 pour aller gravir le Nushaq sommet de 7.492 m. situé à deux jours de marche de là. Nous retrouvons des porteurs que nous avions connus deux ans auparavant. Nous apprenons que certains font le service militaire à Faizabad, que d'autres sont morts... L'on nous amène des malades du village et Dieu sait s'il y en a. Nous leur donnons un peu de nourriture et quelques vêtements dont nous nous étions munis à cette intention.

Nous mettons trois heures pour franchir un torrent, qui descend du front des glaciers situé à moins de deux kilomètres de la vallée. Nous roulions souvent à moins de 100 m. de la frontière soviétique, qui longe l'Abi Panja, l'Oxus des anciens.

Cette rivière coule le long de la vallée d'est en ouest. Après les passages dans l'eau, les grosses pierres, les fortes montées, nous trouvons du sable. Sur près d'1 km, en légère montée, le camion dut encore une fois nous tirer. Et nous arrivons enfin, un soir au terminus de notre route. Voilà un mois que nous sommes partis de France, un mois que nous avons roulé sans arrêt. Les 800 derniers kilomètres entre Kabul et Quala-Panja où nous déchargeons les voitures nous ont demandé une semaine d'efforts. Nous voici enfin au pied de l'Hindou-Kouch, très près des vallées que nous voulons explorer. Nous déchargeons 27 caisses d'un poids variant entre 20 et 40 kgs et installons notre campement. Pour la première fois depuis un mois nous plantons une tente. En effet, pendant tout le voyage, nous bivouaquions, jetant, la nuit venue, tous nos bagages, ça et là, au bord de la piste, dormant n'importe où...

Etant donné que la carte de cette région ne comporte aucune indication sur les vallées qui nous intéressent nous effectuons une première reconnaissance avant de choisir exactement la vallée que nous explorerons. Nous continuons toujours vers l'est. Comme il n'y a plus de route, nous partons à cheval.

Depuis un siècle, les habitants du Wakhan ne voient qu'exceptionnellement des étrangers lorsque passe une caravane qui se rend au Pamir, alors qu'autrefois et ce jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les voyageurs passaient habituellement par là pour se

rendre en Chine. La population du Wakhan compte à peine 4.000 à 5.000 âmes. Dans ce couloir long de 200 kms et bordé de sommets de 7.000 le climat est très rude et peu favorable à la vie. Le fond de la vallée à 2.500 mètres d'altitude est très étroit. Sa largeur varie de 1 à 10 kms.

L'hiver est particulièrement rigoureux, bien que relativement peu enneigé mais un vent sec et très froid venu des plaines d'Asie Centrale s'engouffre dans ce couloir, brûlant tout sur son passage. Au mois de septembre, lorsque nous sommes partis, il gelait la nuit dans la vallée. La mousson cependant n'atteint que très rarement cette région. Le premier médecin est à Faizabad à 250 kms de là. Il ne vient jamais ici, et les Wakhani ne vont jamais le voir. La mortalité est assez élevée et ceux qui survivent sont de fortes natures. Là plus qu'ailleurs, la sélection naturelle exerce une loi impitoyable. Cultivant leurs maigres champs de céréales, blé, avoine, millet, ils vivent dans la hantise d'une disette chronique. La saison la plus difficile pour eux est celle du début de l'été lorsque, les réserves de l'année précédente épuisées, ils sont contraints d'attendre la moisson de septembre. Très souvent des malades arrivaient à pied ou à cheval de 30 ou 40 kms de là. Nous européens, nous devions apporter des remèdes à tous leurs maux. Comme il n'y avait pas de docteur avec nous, et que notre science médicale n'était pas très étendue, nous nous bornions à leur administrer vitamines B et C et Aspirine, dans notre campement devenu une véritable cour des miracles.

Abandonnant nos chevaux nous continuons à pied dans une vallée située immédiatement au sud du village de Quala Panja. Très vite nous sommes arrêtés par un chaos de gros blocs et par les premières crevasses. Par la suite nos porteurs nous révéleront l'existence d'un cheminement derrière la moraine de la rive droite. Après un jour de reconnaissance nous revenons à notre campement qui est entouré d'une foule de plus en plus nombreuse d'hommes et d'enfants.

Le départ vers la haute montagne approche. Les porteurs viennent saisir l'occasion unique de gagner un peu d'argent, ce qui est exceptionnel dans la vallée, les échanges se faisant sur le mode du troc. Au cours de la première journée de marche d'approche, les porteurs peuvent utiliser mulets et ânes, ce qui sera impossible le second jour car nous remonterons un glacier. Nous avons dû établir un camp de base provisoire à la suite de difficultés avec les porteurs qui, parvenus à l'altitude de 3.500 m. n'ont plus voulu continuer. Après une reconnaissance vers les hauts plateaux, nous avons décidé d'établir le camp de base à 4.000 m. Ce que nous avons fait dix jours après notre arrivée dans les montagnes.

Marco Polo dit encore des Wakhani : "ils sont très bons chasseurs et prennent assez de gibier et n'ont autre vêtement que les peaux de bêtes qu'ils attrapent, qu'ils travaillent à leur manière, et dont ils font bottes et robes et ils savent tous comment traiter les peaux ; et chacun sait traiter les peaux pour ses propres bottes et habits". Les porteurs marchent souvent pieds nus pour ne pas user leurs chaussures qui sont de simples bottines. Leurs habits sont faits de peaux de moutons ou de chèvres. Ces Wakhani ont de beaux chevaux. Ces fières montures, l'une de leurs plus grandes richesses, font songer aux chevaux qui ont porté les grands conquérants venus d'Asie Centrale, jusqu'aux portes de l'Europe, suivant un itinéraire qui empruntait souvent les défilés du Wakhan. En cours de route, les porteurs ne boivent pas l'eau limpide qui jaillit çà et là dans la montagne, mais uniquement de l'eau terreuse chargée de sable. Lorsque nous prenions un peu de cette eau un dépôt assez consistant de limon grisâtre se formait dans le creux de notre main.



FEMME PRES DE SON FOYER DANS UNE HABITATION DE QUALA PANJA



FEMMES D'ISHMURG.



FUMEURS D'OPIUM.

Mais voici les premiers sommets vers lesquels nous allons monter.

"Les particulières qualités de ces montagnes, écrit Marco Polo, les voici : elles sont si hautes qu'un homme les gravissant depuis le bas jusqu'au sommet dès le matin, au soir ne sera pas encore arrivé en haut. En haut de ces montagnes l'air est si pur et le séjour si vivifiant que si un homme, tandis qu'il vit dans les cités et habitations bâties en plaine et dans les vallées proches des monts, attrape fièvre de quelques sortes, il grimpe immédiatement sur les monts, où, prenant son repos, il voit sa maladie chassée et sa santé retrouvée. Messire Marco dit qu'il en a fait l'épreuve."

Hormis quelques bosquets situés à proximité de petits hameaux, le sol est caillouteux et désertique. Les cultures ne recouvrent qu'une faible partie de cette vallée déjà très étroite. Sarkand, dernier hameau avant la haute montagne compte cinq khana. La khana est une maison où vit la famille, parents, grands-parents, enfants, oncles et tantes. Trois vaches, une vingtaine de chèvres et de moutons, constituent la principale richesse des 50 habitants de ce village. Le gros bourg le plus proche Quala-Panja compte 400 habitants répartis en une cinquantaine de khana entourées de petits jardins.

Nous avons acheté à Faizabad pour les porteurs, riz, thé, sucre, farine, tout ce qui constitue la base de leur alimentation, puisque leur nourriture repose sur le "nan", galette de pain, accompagnée de thé sans sucre et de temps à autre d'un bol de lait. Ils mangent exceptionnellement de la viande, car tuer une bête représente pour eux une perte d'argent considérable. Malgré le rendement difficilement imaginable dans lequel ils

vivent, les habitants d'un même village possèdent un sens assez poussé de la solidarité. Souvent les porteurs mettaient dans la poche la nourriture que nous leur donnions pour la descendre à leur famille.

Les Wakhani n'ont d'autre remède pour soigner leurs maux que de recourir aux bons secours de l'amulette qu'ils portent accrochée à leur poitrine. En principe musulmans, ils ne manifestent pas une très grande ferveur. Repliés sur eux-mêmes dans cette vallée encaissée ils subissent une série d'influences particulières liées aux montagnes qui les entourent. Autre problème délicat qui se pose à eux, celui de l'approvisionnement en combustible car dans cette région très froide il n'y a pas de bois comme d'ailleurs dans tout l'Afghanistan à l'exception du Nouristan ou sud de l'Hindou-Kouch.

Le chef du village est venu nous inviter chez lui. L'un de ses fils était malade et nous devions le soigner. Pendant qu'il servait un repas à ses hôtes d'un pays si lui, ni les gens du village qui étaient là à nous regarder, ne mangeaient. Le repas était exceptionnellement composé de viande, de thé avec du sucre et de quelques pommes qu'il avait dûes venir de Faizabad. Des cornes d'ibex surmontent l'entrée de sa maison. Il ne faut pas les confondre avec les cornes de "marco polo" ces énormes moutons du Pamir qui portent ce nom sans doute parce que Marco Polo a été l'un des premiers voyageurs européens à en parler.

Et la petite fête organisée en notre honneur s'est poursuivie par des chants durant toute une demi-journée jusqu'à la tombée de la nuit où chacun a regagné sa demeure - et nous notre bivouac - avant le départ pour un long séjour en altitude.

PRES DU VILLAGE DE SARKAND. ON APERÇOIT AU FOND LE PAMIR SOVIETIQUE.





PORTAGE VERS LE CAMP DE BANU

Quala Panja

Des extraits de ce texte et des suivants ont paru dans LA MONTAGNE (avril 1969)

Cette nuit le vent a cessé et la neige est tombée en lourds flocons qui ont enseveli la Makalu. Nous paraissons dans nos duvets tandis que le vent se lève et souffle en rafales. Après une heure ou deux il ne reste plus de neige sur le promontoire où nous avons établi notre camp II. A quelques mètres de là, en contrebas, la neige fraîche dépasse un mètre. L'équipe est au complet bloquée à 5.000 mètres par la tempête. Nous sommes sans inquiétude car nous avons un excellent matériel.

Les journées passaient relativement vite : nous dormions plus de 12 heures et le reste du temps s'écoulait en manœuvres interminables pour faire provision de glace, cuisiner de fins plats... Nous avions quitté la France depuis deux mois et pour la première fois nous avions le temps de faire le point. Nous parlions de ceux qui étaient restés à Chamonix ou à la Bérarde. C'était très bien d'aller en Hindou Kouch mais nous regrettions un peu de laisser passer une saison dans les Alpes, et pour moi de délaisser mon travail de guide. Nous évoquions pour nos amis l'aventure tragique que nous avions vécue 2 ans auparavant dans une vallée voisine, sur un sommet de 7.000 m, le Noshag. Une tempête semblable avait alors eu d'autres conséquences.

Hindou-Kouch 1968 - une expédition sans histoire, sans accident, sans exploit aucun. Et pourtant le souvenir nous reste d'une aventure totale, conforme à nos désirs, d'une aventure qui prenant pour décor la montagne nous permet de vivre ce

que rarement la vie moderne nous offre, passer 25 jours hors du monde, à 5.000 mètres d'altitude sur un plateau de neige et de glace dominé de pics dont pour la plupart personne ne connaissait même l'existence dans un isolement prodigieux ponctué par les bruits toujours nouveaux de la haute montagne, seuls ma femme et moi ; d'une aventure qui eut bien d'autres visages pour nous comme pour nos compagnons, tout au long des routes d'Orient qui mènent en Hindou-Kouch.

Une expédition de ce genre réclame un tout autre style d'action que celle qui est requise dans les Alpes. L'efficacité qui est, avec l'économie de moyens, une des règles premières de l'alpinisme repose ici sur des données dont il faut tirer parti sans erreur ni faiblesse : résistance physique et morale, technique au point et surtout connaissance exacte de ses possibilités donc de ses limites sans tolérance d'erreur.

L'alpinisme classique sur les montagnes d'Europe acquiert alors une dimension nouvelle où, prévoir l'acheminement de deux mois de nourriture et de matériel et traiter avec les populations locales devient aussi important sinon plus qu'être bon rochassier ou bon glaciériste. L'alpinisme redevient ainsi une des formes de l'aventure, ce qu'il n'est plus tellement lorsque topo en poche et pitons en bandoulière on suit - sans pouvoir s'égarer ni être arrêté par quoi que ce soit - une fissure qui lézarde de bas en haut la paroi la plus raide.



Imaginez une vallée de Chamonix longue de 200 km., dominée de part et d'autre de sommets dépassant les 7.000 m. Imaginez encore quels devaient être les sentiments de Mummery ou Whymper arrivant au pied du Mont Blanc ou du Cervin il y a quelque cent ans, et vous aurez une idée de l'état d'esprit de celui qui découvre le long corridor du Wakhan situé entre le Pamir et l'Hindou Kouch dans le nord-est de l'Afghanistan.

Les ressources essentielles des habitants de cette vallée proviennent de maigres troupeaux de chèvres et de moutons. A part le lait caillé, et rarement la viande, leur nourriture de base est le "nan", galette de pain complet. Vêtus de la "puschtin", grand manteau de peaux de mouton grossièrement assemblées ils n'ont que ce vêtement pour résister au rude hiver. Ces hommes ont peu d'espoir d'avoir une longue vieillesse.

Pour les habitants de Quala-Panja, dont le mode de vie s'est peu modifié depuis le passage de Marco Polo il y a 700 ans, nous arrivions de très loin, d'un pays dont ils avaient à peine entendu parler et nous venions chez eux dans un but qu'ils ne comprenaient pas, qu'ils ne pouvaient pas comprendre. Depuis 700 ans notre univers avait complètement changé, mais le leur très peu. Et nous étions les bienvenus car nous leur apportions du travail et de l'argent.

— Yak nafar yak rouz tchan païssa ? Nous discutons du salaire de nos porteurs, en persan bien sûr et convenons finalement de la somme de 100 afghanis (7 francs) par jour et par charge sans oublier le nécessaire "bakchich" (cadeau). Et voilà nos 27 charges qui quittent la vallée pour le camp de base prévu à l'altitude 4.000 m. Après 3 semaines de voyage en voiture, nous avons hâte d'être en montagne où nous pensons rester 40 jours. Nous abandonnons à la garde d'un soldat nos voitures.

Contrairement aux années précédentes, en 1968 le Wakhan a été largement ouvert aux alpinistes et toutes les expéditions se dirigent dans la même région, avec un but commun, l'ascension d'un sommet vierge Lunkho, longue muraille qui approche en plusieurs points sans jamais les atteindre les 7.000 m. D'ouest en est, nous trouvons une expédition italo-polonaise dans la vallée de Yamit, deux expéditions l'une yougoslave et l'autre autrichienne dans la vallée de Khandud, une expédition écossaise dans la vallée d'Ismergh et enfin notre groupe dans la vallée de Quala Panja. Nous avons choisi cet objectif en fonction de la légèreté de notre équipe préférant aller dans un secteur qui n'avait jamais été parcouru plutôt que sur un sommet très élevé.

Alors que nous nous dirigeons vers la vallée choisie, nous voyons arriver à cheval un petit groupe de polonais qui viennent d'y effectuer une reconnaissance. Quelques jours plus tard, à l'altitude 4.000 m., nous trouverons sur le glacier une tente, preuve que cette vallée intéressait nos rivaux du moment. Ils ne reviendront qu'un mois plus tard récupérer le matériel sans que nous sachions quelles avaient été leurs intentions.

Au milieu du second jour de marche d'approche, nos porteurs s'arrêtent à l'altitude 3.500 m. et ne veulent plus continuer malgré nos exhortations les plus vives. Il n'est plus possible de suivre le bord du glacier, quant au glacier, il est bien trop crevassé et nos porteurs refusent de s'y aventurer. Nous installons un camp de base provisoire et dès le lendemain nous partons pour 4 jours de reconnaissance. Nous avons de grandes difficultés pour remonter le glacier, surtout entre les altitudes 4.500 et 5.000 m., car tous les glaciers affluents, tombent en cascades de séracs sur le glacier principal. Nous prenons finalement pied sur le plateau 5.000 mètres après un bivouac forcé au milieu des séracs, et là, réalisons qu'une série de très beaux sommets est à notre portée.

A 3.800 M. PRES DU CAMP DE BASE.







EN ARRIVANT AU CAMP I - 4.500 M.

Entre Pamir et Himalaya

De retour au camp de base, nous traversons un moment de doute : faut-il rester dans une vallée d'accès si difficile ? Nous pensons aux magnifiques sommets entrevus au cours de la reconnaissance et prenons immédiatement la décision de déplacer le camp de base à 4.000 m., rive droite du glacier. Nous recrutons 6 porteurs parmi les plus habiles et montons nos charges. De ce camp de base, nous effectuons une semaine de portage au camp I (4.600 m.) puis au camp II (5.000 m.) en ouvrant sur le glacier un itinéraire moins dangereux que celui de la reconnaissance. Au lieu de sinuer indéfiniment parmi les séracs, nous préférons finalement monter droit sous le camp II un mur très raide sur le bord du glacier.

Après plusieurs tentatives, nous réussissons à franchir la rimaye au seul endroit franchissable. La pente est trop raide pour être montée en cramponnage. La glace vive éclate sous les coups de piolets et tombe dans la rimaye sur Isabelle qui ne sait trop comment s'abriter. Je taille une marche sur deux avec une encoche intermédiaire pour gagner du temps, chaque pas nécessite un délicat mouvement de piolet-ancre. Tous les six à huit mètres une broche à vis. Quatre heures d'effort permettent enfin de planter les pitons de relais. La corde de 100 mètres fixée touche juste la rimaye.

Les jours suivants nous remontons rapidement cette corde à l'aide de jumards, et effectuons tous les portages par là. Pour ce travail, nous sommes seuls avec Isabelle, car les porteurs ne peuvent pas monter au-dessus de 4.800 m. Les meilleurs d'entre eux Tchaboz et Daulacha ne monteront à cette altitude

qu'après plusieurs jours de mise en confiance. Il fallut les équiper de pied en cap, leur apprendre à marcher avec des crampons, baliser le cheminement sur le glacier. Les porteurs du Wakhan n'ont ni la technique ni le métier des sherpas du Népal, bien qu'ils aient une grande résistance, surtout quand on considère leur alimentation plus que réduite.

La légèreté de notre équipe nous imposait cette tactique. Nous avions perdu 15 jours en reconnaissance et portages mais nous étions enfin prêts à rester plusieurs jours au camp II sans devoir descendre. C'est ce que nous fîmes puisqu'avec Isabelle nous avons passé 25 jours consécutifs dans un isolement qu'on a peine à imaginer de nos jours, tout à fait conscients que personne ne pouvait venir à notre aide même pas nos compagnons.

Le seul lien qui nous permettait alors de communiquer avec eux était le talki-walki :

— "Allo, ici camp II vous m'entendez ? A vous !"

Quelle joie alors d'entendre la voix de nos compagnons qui nous donnaient des nouvelles du camp de base, et même de la vallée lorsqu'un porteur était monté. La vie au camp II était réduite aux actions vitales mais nous n'avions pas le temps de nous prélasser car chaque jour il fallait partir vers de nouveaux sommets. Et chaque jour il fallait traverser le plateau vaste et monotone qui conduisait vers le cirque de pics variant entre 5.500 et 6.500 m. Le 19 août avec Isabelle nous partions vers un sommet peu élevé, le Kohe-Abs (5.600 m.). Le temps est exceptionnellement beau comme souvent en Hindou Kouch, la mousson ne sévissant pas sur ce massif.



EN HAUT DU MUR DE GLACE SOUS LE CAMP II. AUX REPERES ON
APERÇOIT UN ALPINISTE

Depuis que nous sommes en montagne, nous n'avons pas encore vu autre chose que le fond de notre vallée et les parois raides qui la ferment. Ces parois terrifiantes au début, nous devenaient de jour en jour plus familières et dans cette arène fantastique peu différente du cirque du glacier Noir ou du bassin d'Argentières nous imaginions avec peine que nous étions hors d'Europe.

La luminosité de l'air, le silence, et notre isolement étaient les seuls indices qui pouvaient laisser entrevoir une certaine différence. Ce matin là, en arrivant au col sud-est, quel spectacle ! Pour la première fois de l'été nous étions en un point idéal où la vue portait sur des horizons qui font rêver tout alpiniste, et ce n'était point l'Europe mais bien l'Asie qui s'étalait sous nos yeux et nous proposait une myriade de sommets aux formes peu familières.

Vers l'ouest, l'arc prodigieux de l'Hindou Kouch fourmillait de pics qui se dissimulaient les uns les autres avec assez loin vers le sud le Tirich-Mir, bien visible ; vers l'est l'Hindou Kouch s'abaissait très vite - en réalité nous étions à l'extrémité orientale du haut Hindou Kouch - et seuls quelques « six mille » isolés se dressaient encore devant le plateau du Pamir où vivent les derniers Kirghizes ; vers le sud, au-delà de la vallée de Chitral le Swat Kohistan, massif à peine connu, puis vers le sud-est les montagnes de Yarkhun et d'Hinduraj attendent leurs pionniers ; dans la même direction, un peu plus à l'est les pics du Karakoram dressent leur rempart crénelé ; plein nord enfin au-delà de l'entaille profonde du Wakhan, le Pamir soviétique est à portée de la main. Par beau temps la vue s'étendait très loin dans toutes les directions et, ce seul spectacle valait un an d'organisation pénible.

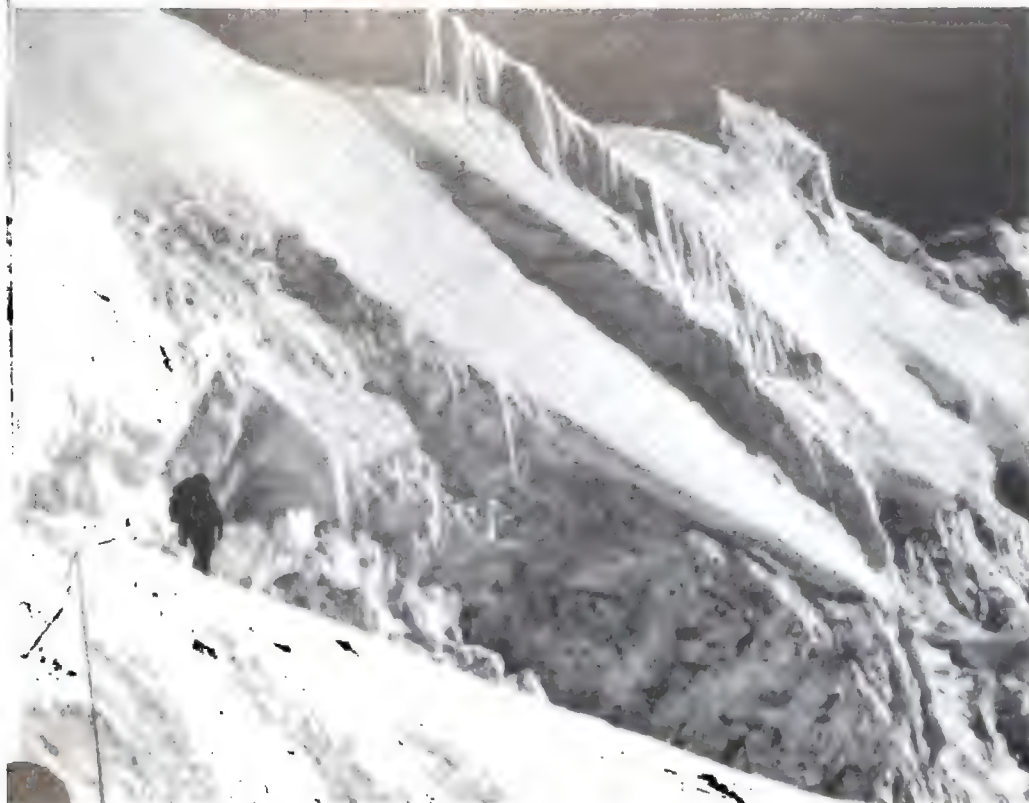
Au retour de course il est bon de retrouver des amis, de rire, de se détendre en évoquant des souvenirs. Ici le camp est désert, seule la petite tente qui palpite dans le vent nous attend. La nuit tombe sur le promontoire. Quelques lueurs glissent sur le Pamir. Les seuls bruits qui se font entendre sont

ceux que nous provoquons. Les crampons sur les cailloux, les deux piolets qui résonnent contre le rocher, le froissement des vestes en duvet que nous déplaçons. Bientôt le petit réchaud vibre de toute sa flamme pour faire cuire une gamelle de riz que nous nous partageons.

Un rendez-vous malgré tout, à 19 h. nous devons communiquer par talki-walki avec nos compagnons. Quel miracle leurs voix qui résonnent si proches, si familières ! Notre solitude à deux en est toute réchauffée, réconfortée, et les quelques nouvelles qu'ils nous donnent alimenteront notre conversation pendant toute la soirée.

Le lendemain nous quittons très tôt le camp II car le temps est toujours au beau fixe et il faut en profiter pour faire un nouveau sommet, plus difficile aujourd'hui. Le Kohe-Rank se dressait au-dessus de notre camp II, semblable à un pic de la Cordillère Blanche.

CASCADE DE GLACE DANS
LA DESCENTE DU KOHE ABS



Après de longues observations nous choisissons l'arête est pour le gravir. Quelques barres de séracs nous obligent à faire un détour très à gauche. L'escalade facile d'un gendarme rocheux et une descente en rappel nous conduisent au pied de l'arête à proprement parler. Crampons au pied, nous nous élevons lentement. De part et d'autre le vide se creuse et il ne faudrait pas faire un faux pas. Parfois des pénitents plus élevés entravent notre ascension. Plus le sommet approche, plus l'allure ralentit et finalement à 16 h. nous débouchons au sommet. Nous établissons immédiatement la liaison radio avec le camp de base qui est très bas dans la vallée bien dans l'axe de

notre sommet. Nous sommes à 5.930 m. Nous nous élançons assez vite dans la descente redoublant de prudence car ce terrain raide du type couloir Whympers à l'Aiguille Verte ou Eperon de la Brenva au Mont-Blanc ne présente pas de très grandes difficultés à la montée mais devient dangereux et parfois redoutable à la descente. Nous quittons l'arête et par un rappel en face nord nous descendons un mur de glace surplombant puis une pente très raide où la nuit nous surprend. Nous rejoignons le camp II lorsque la nuit est bien noire et le froid très vif.

Nouvelles de France

Le 21 août est jour de fête. Nous tenons salon au pied du mur de glace dans un amoncellement de séracs. Nous sommes descendus en rappel à la rencontre de Lucien et Renée qui sont venus du camp de base et ont eu le courage de remonter le glacier jusqu'à nous. Ils ont apporté de délicieuses victuailles : oignons, pain, pommes, et nous nous grisons de cette odeur fraîche et naturelle. Nous nous sommes retrouvés sous un sérac craquant et menaçant, auprès des charges que nous avions renoncées à monter au camp II.

Tchaboz aussi était là fidèle, avec sa figure intelligente et ses yeux vifs. "Khub ast rahnin ?" "Khub ast Chabz"

Nous nous comprenons et nous rions. Nous essayons d'imaginer les pensées de cet homme qui, il y a quinze jours à peine, était effrayé à l'idée de mettre un pied sur le glacier, et qui maintenant part seul du camp de base, à la tête d'un petit groupe de porteurs, se faufile entre les crevasses et vient ici au pied du mur de glace déposer les charges que nous hisserons au camp II. Cet événement banal en apparence bouleversera certainement les vues de cet homme plus que nous ne l'imaginons.

Déjà au retour dans la vallée nous constaterons la notoriété acquise par Tchaboz après les quelques jours passés en notre compagnie dans le domaine de la haute montagne.

AU DESSUS DU COL EST A ENVIRON 5.800 M.

VERS L'EST APPARAÎT AU FOND LE PETIT PAMIR AU DELA DE LA HAUTE VALLÉE DU WAKHAN



VERS L'OUEST ON APERÇOIT LE KOHE HEVAD 6.800 ET AU CENTRE LE KOHE JAMES 6.210 M



Lucien et Renée nous apportent aussi des lettres ; elles sont arrivées par avion à Faizabad, et de Faizabad Yves les a ramenées par le camion du Khalifa, le chauffeur qui nous avait accompagné à la montée. C'est vraiment étrange de lire toutes ces nouvelles venues de France sur ce glacier tourmenté. "Véronique marche !" - "Il n'a pas cessé de pleuvoir à Chamonix !" Chaque mot lève en nous des visages, des voix, des paysages, et des rêves défilent saisissants de vie sur les parois bleutées des séracs qui nous entourent. A 16 heures nous nous séparons. Lucien et Renée descendent au camp de base. Henri et moi nous nous hissons le long de la corde fixe.

Nous n'avons pu résister. Le Kohe Wakhan, ce magnifique sommet vierge de 6.500 m. nous a tentés. Nous savons qu'il faudrait une équipe plus forte pour avoir toutes les chances d'en réussir l'ascension. Malgré tout nous voulons essayer à deux. C'est pour cela que ce soir nous bivouaquons en pleine tempête à 5.650 m. au col est. Il nous a fallu plus de 5 heures de marche harassante pour l'atteindre. Un vent glacial gonfle notre petite tente de paroi. Elle semble une montgolfière prête à s'envoler. Nos doigts sont rouges, nous avons de la peine à enfiler nos vestes en duvet. Henri assure l'amarrage de la tente avec de la ficelle et des grosses pierres. Il ne nous reste plus qu'à attendre. Je mets le réchaud en branle. A peine un demi-litre d'eau s'est-il constitué que je renverse la gamelle en prélevant des blocs de glace dehors. Plus tard je sale de l'eau pour faire de la purée puis ayant décidé de faire du thé je ferai du thé avec de l'eau salée...! L'atmosphère est de plus

en plus tendue à l'intérieur de la tente.

Le lendemain un vent très froid balaye le col. Bien que les possibilités qui s'offrent à nous pour gravir le Kohe Wakhan soient plutôt rébarbatives Henri m'entraîne dans une pente de neige fort redressée. Nous évoluons au-dessus d'un vide vertigineux et nous devons nous assurer longueur après longueur. Le panorama est tout à fait inhabituel ; la vue s'étend très loin à l'est sur des sommets peu enneigés. L'Hindou Kouch s'abaisse et seuls deux sommets se dressent encore au-delà de 6.000 m. ; le Kala i Ust et le Baba Tangi. A l'horizon nous devinons le Petit Pamir, ce paturage merveilleux où vivent les "marco polo". Au bout de 2 h. 30 d'efforts, nous atteignons une pointe à 5.800 m. Avec une certaine amertume nous constatons que pour atteindre le Kohe Wakhan il faudrait établir un camp intermédiaire et suivre une très longue arête. Nous renonçons à ce sommet. Le soir même nous redescendons au camp II. Le 24 août nous décidons malgré le ciel nuageux d'aller gravir le sommet qui se dresse entre le Kohe Abs et le Kohe Rank. Nous le baptiserons Kohe Sarkand du nom du dernier village où vivent Tchaboz et les siens.

— « Tu as vu le temps ? »

— « Oui - cela me rappelle le jour où nous descendions du Noshak il y a 2 ans. La température était douce, le ciel nuageux, puis un jour après la tempête a éclaté ».

Avec inquiétude nous contemplons du haut du Kohe Sarkand la lente montée de nuages noirs qui viennent du Pakistan. La mousson ne viendrait-elle pas nous faire une petite visite ?

CHAMP DE PENITENTS SUR LE KOHE ABS 5.500 M





KOHE ABS 5.600 M.

KOHE SARKAND 5.700 M.

KOHE RANK 5.930 M.

CAMP II A 5.000 M.

La mousson est sur nous

Aujourd'hui 25 août Lucien, Renée et Yves montent vers nous. Nous descendrons à leur rencontre demain seulement. Le jour se passe dans une douce léthargie. Nous sommes tous les deux ratatinés sous la tente. Deux bougies brûlent, le réchaud chauffe un plat de riz. Henri pour la centième fois examine la carte. Il veut que nous gravissions un 6.000 m. Le 26 août à 11 heures du matin nous voilà à nouveau au-dessus du mur de 100 m. La glace en est vive et dure. Henri consolide le relais puis disparaît le premier dans la pente. La neige et le vent tourbillonnent autour de nous. Je m'agrippe à mon tour à la corde les crampons mordent la glace, un doigt se crispe et se gèle sur le jumard. Arrivée dans la rimaye je pleure de souffrance à cause d'une violente onglée.

La rimaye a changé. Les ponts de neige se sont effilés et sont devenus très fragiles. Les séracs craquent sourdement. Henri me dit :

"Celui là c'est aujourd'hui qu'il va se casser la g..." Une crevasse un peu plus bas, s'est élargie d'une façon effrayante. Elle serait infranchissable à la montée. Nous l'équiperons d'une corde fixe. Au retour le jumard sera nécessaire pour la franchir. La montée au camp II avec toute l'équipe se fait avec le maximum de sécurité. Henri montera deux fois ce mur afin de soulager Lucien de son sac.

La nuit déjà ! Une immense cordée arrive au camp. Nous sommes là tous les cinq, éberlués, transis, heureux. Dans l'obscurité, au milieu des rafales de vent les trois garçons dressent la Makalu, vaste tente très confortable en forme de sous-marin.

27 - 28 - 29 - 30 août, la tempête fait rage. Sur notre piton rocheux se ruent rafales de vent et de neige. Nous vivons pendant 4 jours entiers dans une atmosphère hallucinante et ir-réelle. Seuls tous les 5, coupés totalement du monde par une barrière de séracs à 5.000 m. d'altitude, sur un plateau de neige et de glace, nous subissons une tempête d'une rare violence ne sachant pas quand en viendra la fin. Aucune an-



TEMPETE AU CAMP II - 5.000 M.



golse. Seulement il nous arrivait parfois d'évoquer le souvenir de notre ami Potocki disparu en pleine tempête à quelques kilomètres de là.

Nous savions que les coups de mauvais temps ne durent pas très longtemps en Hindou Kouch aussi avons nous gardé une bonne humeur inébranlable pendant les 4 jours où nous n'avons absolument pas pu sortir de la tente. La vie était réduite aux actions vitales : le sommeil prenait de plus en plus de place, un sommeil qui commençait à 9 h. du soir et durait jusqu'à 10 ou 11 h. du matin. C'est un instant particulièrement pénible que celui où il faut s'extraire des duvets puis de la tente et devenir la proie du vent et de la neige. Ensuite vient le rite de la cuisine. Une gamelle de riz demande bien 1 h. 30 de préparation : briser de la glace, faire fondre les morceaux, les chauffer, porter l'eau à ébullition et laisser cuire. Les deux tiers de la journée se passent autour du réchaud.

Nous discutons mollement étendus. Nous évoquons tout ce que nous avons laissé de cher, d'agréable en France. Des images riches en verdure, en soleil, jaillissent en nous. Des instants de bonheur oubliés qui prennent ici tout à coup une valeur intense nous font vibrer le cœur. Quand vient le soir nous sortons à nouveau, et tourmentés par le vent nous nous dispersons un instant sur notre piton rocheux. La nuit s'abat sur nous et en même temps le calme plat, effrayant. Plus rien ne bouge. La neige tombe, en flocons lourds et drus qui chaque nuit ensevelissent nos tentes et menacent d'en faire craquer les piquets.

Au matin se lève à nouveau le vent, toujours le vent, en rafales, en tornades. Il s'élance du fond du plateau comme un animal déchaîné, tord les parois de nos tentes et soulève d'énormes paquets d'une neige froide et fine. A la fin du deuxième jour nous commençons à compter les vivres et les bouteilles de gaz. Nous n'instaurons pas de période de restriction mais cependant nous pensons, chacun en nous même qu'il ne faudrait pas que cette tempête dure une semaine encore.

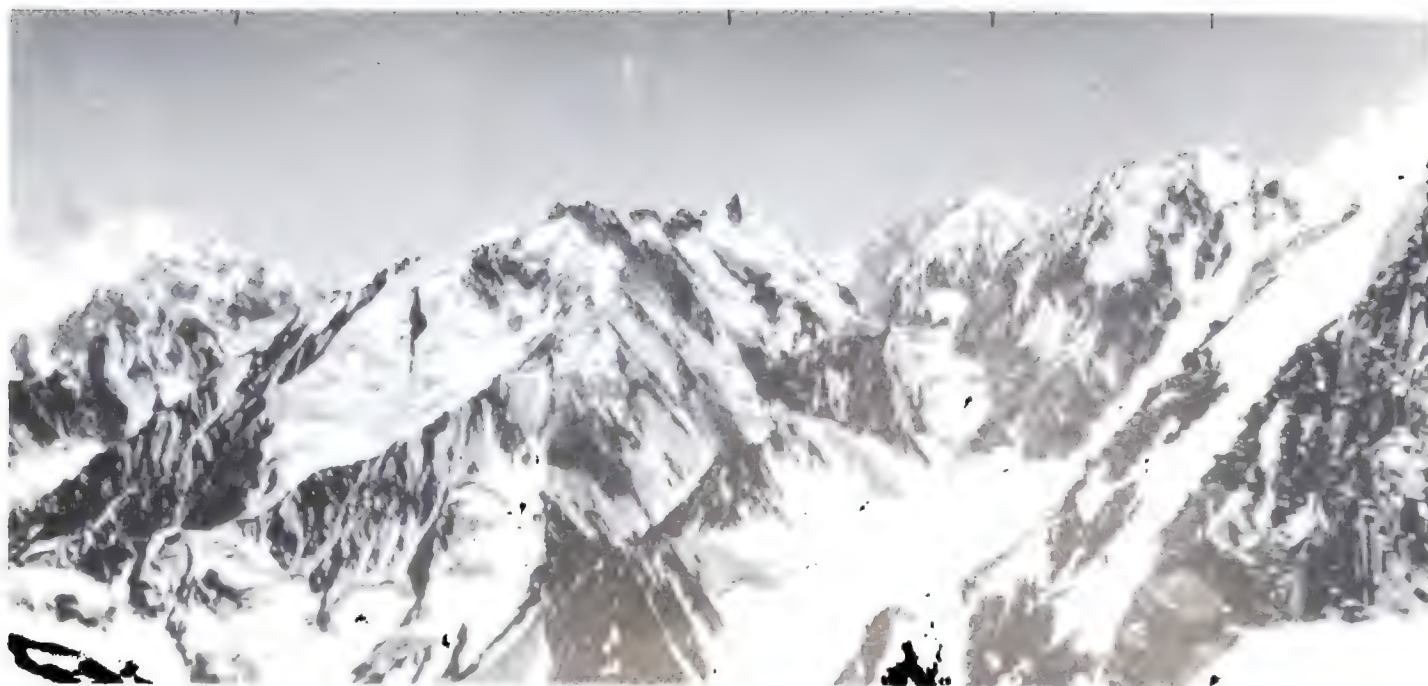
Vivre à cinq les uns sur les autres pendant des jours entiers pourrait algrir les caractères et rendre l'atmosphère détestable, cependant entre nous se maintient une excellente entente et chacun s'efforce d'être aimable. Toute source de dispute est vite écartée. Un seul point d'interrogation : que ferons nous quand le beau temps sera revenu ?

Henri veut que nous allions gravir un 6.000 m. J'en ai aussi le désir, mais voilà plus de quinze jours que nous accomplissons des efforts intenses, marches, portages, ascensions, tout cela entre 4.800 et 6.000 m., je me sens lasse et j'aspire vraiment à un repos à une altitude plus basse au camp de base, dans la vallée même. Yves évoque déjà le retour, il nous parle de Kabul, du Pakistan, du sud de l'Iran. Je me souviens avoir désiré avec violence ce retour à une vie plus douce faite du rythme des pistes suivies, des villes et des villages traversés, des bivouacs au bord des déserts ou sur les bords de quelque rivière. Henri a senti en nous ce fléchissement et il s'est montré extrêmement ferme. Nous devons gravir le Kohe James 6.210 m. Cette ascension donnerait une portée plus grande à notre exploration.

AU SOMMET DU KOHE SARKAND 5.700 M. - AU FOND LES CIMES NORD
6.400 M. A GAUCHE ET SUD 6.535 M. A DROITE DU KOHE WAKHAN



AU SOMMET DU KOHE JAMES 6.210 M.



DU COL SUD-EST VERS LE SUD-OUEST. DE GAUCHE A DROITE :
LE TIRICH MIR 7 700 M - PIC 6 071 M CARTE WALA N° 370 - PIC 6 400 M

L'automne déjà...

Au retour du beau temps, il était impossible de s'éloigner du camp II car la neige fraîche était si abondante que la traversée du plateau devenait interminable. Lucien et Renée mirent ainsi 8 heures pour aller au col sud-est alors qu'en temps normal nous n'en mettions que 2. Nous profitons de ce repos forcé pour flâner autour du camp. Les renforts attendus n'étant pas venus, il ne nous est pas possible, dans les six jours qui nous restent de gravir le Kohe-Wakhan. Aussi, préférons nous aller explorer le second plateau situé plus à l'ouest, et gravir de nouveaux sommets vierges.

Le 2 septembre, lourdement chargés nous gravissons le couloir très raide qui conduit au col sud-ouest et traversons le plateau ouest pour aller établir un camp III le plus près possible du Kohe James (6.210 m.) notre objectif. Ce sommet gravi en 1965 depuis la vallée d'Isurmurgh par une expédition tchécoslovaque, nous attire par son versant neigeux nord-est et nous avions projeté d'en filmer l'ascension. Pour la première fois nous sommes trois, Yves s'étant joint à nous. A trois tout change et bivouacs et ascensions n'ont plus la même intensité. Nous avons l'impression d'être foule en rapport des jours précédents. Par une ascension qui devient de plus en plus raide et s'achève par une arête très effilée, peu avant le coucher du soleil, nous atteignons le sommet, admirable belvédère sur la muraille de

Lunkho. Nous contemplons cette prodigieuse face de près de 2.000 mètres de hauteur. A ce moment même nous pensons aux écossais rencontrés à Caboul qui doivent être quelque part sur cette montagne. Nous apprendrons au retour dans la vallée leur ascension de l'arête nord de Lunkho sensiblement au même moment. Nous ne nous attardons pas car la nuit commence à monter du fond des vallées. Une tentative radio nous permet d'entendre faiblement la voix de nos compagnons sans pouvoir nous faire entendre d'eux... Nous imaginons leur inquiétude car d'une semaine ils n'auront pas de nouvelles.

Le lendemain malgré l'extrême lassitude d'Isabelle nous repartons, tous les deux seuls encore. Nous gravissons après plus de 12 heures de course et des passages d'escalade très difficile sur un très beau granit un sommet vierge le Kohe Tima 5.950 m. Tirma signifie l'automne, car depuis la tempête l'été était bien fini. A la nuit Yves resté seul au camp III commence à s'inquiéter. Et si nous avions eu un accident ? Cette idée se fait obsédante en lui. Il n'oubliera pas l'instant où il vit apparaître nos silhouettes éclairées par la lune. Il lance un cri vers nous. Epuisés nous n'avons pas la force de répondre et avançons en titubant. Et s'il se trompait ? non, c'est bien nous. Rarement joie fut plus grande.

Le 5 septembre, nous déplaçons notre camp III vers un col situé au pied du Kohe Sétara. Nous n'avons plus qu'un jour de libre avant de reprendre le chemin du retour vers la France qui durera plus d'un mois à travers le Pakistan l'Iran, l'Irak, la Jordanie, la Syrie... Ce bivouac fut un moment privilégié car nous venions de réaliser soudain que l'expédition s'achevait. Depuis près de quarante jours nous étions en montagne, quarante jours durant lesquels nous n'avions pas perdu une seule journée. Nous étions restés vingt cinq jours sans redescendre au camp de base et pourtant nous aurions voulu gravir encore d'autres sommets. Depuis la tempête, les nuits étaient plus froides qu'auparavant et nous sentions bien que l'automne était là, Serrés l'un contre l'autre dans la Makalu, chacun laissait aller ses pensées en silence, mais personne ne dormait. La lune éclairait la montagne autant qu'en plein jour et face à nous le décor exceptionnel des montagnes lointaines, Pamir, Karakoram, Swat-Kohistan... autant de noms qui nous faisaient rêver à de nouvelles aventures.

Et puis ce fut le dernier sommet. Yves s'était gelé assez sérieusement deux orteils sur le Kohe James, nous le laissons au camp. Avec Isabelle, bien acclimatés à l'altitude nous montons assez vite, aussi vite que certains jours au Mont Blanc. Kohe Setara, 6.050 m. nous indique l'altimètre après vérifications. Nous

nous attardons au sommet plus que de coutume et contemplons longuement Lunkho, cherchons à reconnaître de nouveaux sommets, fixons une dernière fois tous les sommets gravis. Reviendrons-nous ? Nous le souhaitons, mais ne sommes sûrs de rien. Pourtant nous savons que dans quelques années d'autres iront en Hindou Kouch comme nous allons au Hoggar ou même dans les Dolomites. Et nous pensons aux premiers alpinistes qui découvrirent le Wakhan et ces montagnes il y a moins de dix ans !...

Nous étions le 10 septembre. Nous avions quitté la France pour trois mois et demi et n'avions pu faire que six semaines de montagne. Nous ne pensions pourtant pas avoir perdu notre temps, car faut-il le dire ici, si l'alpinisme était le but premier de notre expédition, il n'était pas le seul et nous ne nous refusions rien d'un voyage même rapide à travers les pays d'Orient. Nous découvrons d'autres hommes après nous être un peu mieux découverts nous mêmes dans la solitude de la haute montagne. Et une question simple nous venait à l'esprit : comment alors que Tchaboz et les siens survivent là au cœur du Wakhan dans le dénuement le plus complet, peut-on déployer tant d'énergie, gaspiller tant de ressources humaines et matérielles dans une activité aussi vaine que l'alpinisme ? Peut-être nous livrions-nous simplement à l'alpinisme un peu comme Tchaboz se livrait à l'opium ?

DANS LES PENTES DU KOHE SETARA 6.050 M. AU FOND DANS LES NUAGES LES DEUX CIMES DU KOHE WAKHAN 6.500 M ET PLUS AVANT LE KOHE RANK 5.930 M.



EN GRAVISSANT LE KOHE SARKAND 5.900 M. AU FOND SOMMET SANS NOM DU PAKISTAN 6.400 M. CARTE WALA N° 334





L'ARÊTE TERMINALE DU KOHE JAMES 6.210 M.

Exploration alpine du Wakhan

Écrit pour LES ANNALES DU G.H.M. A paraître dans l'HIMALAYAN JOURNAL

Une expédition en Hindou Kouch joint aux joies de la haute montagne les charmes du voyage et de l'exploration. Cet immense massif qui s'étend sur près de 1.000 km. peut se diviser en trois secteurs : le secteur occidental s'élève à 5.143 m. au Koh-i-Baba. L'Hindou Kouch central culmine au Koh-i-Bandakor (6.600 m.) et présente un plus grand intérêt pour l'alpinisme mais est assez bien connu de nos jours. Le meilleur terrain de jeu pour l'alpiniste est le haut Hindou Kouch qui groupe tous les 7.000 m. et de très nombreux 6.000 m. Le point culminant en est le Tirich-Mir (7.700 m.) gravi en 1950 par des norvégiens depuis la vallée de Chitral au Pakistan. Nous ne parlerons pas de ce secteur du haut Hindou Kouch accessible depuis le sud, mais seulement de la partie la moins connue à ce jour le Wakhan. En fait le Wakhan est l'étroit couloir qui sépare l'Hindou Kouch des montagnes du Pamir soviétique, mais ce même terme sert souvent pour caractériser la partie nord du haut Hindou Kouch accessible depuis l'Afghanistan.

De tout le massif de l'Hindou Kouch le Wakhan est le secteur qui est resté le moins connu jusqu'à nos jours. La première

expédition n'a eu lieu qu'en 1960. Les raisons en sont simples : avant 1963 l'accès au Wakhan était rendu difficile par le manque de route, alors que de nos jours, suivant les étés, lorsque les torrents ne coupent pas la piste, on peut aller en jeep ou véhicule tous terrains jusqu'à Quala-Panja ; d'autre part, l'autorisation nécessaire pour se rendre dans cette région n'est pas délivrée toutes les années, si bien que certains étés aucune ascension n'a été faite, ainsi en 1961 et 1967.

En 1960 une expédition japonaise gravit le Noshag (7.492 m.) second sommet de l'Hindou Kouch et le plus haut sommet de l'Afghanistan. Quelques jours plus tard une expédition polonaise réussit la deuxième ascension du même sommet. Ces deux expéditions inauguraient la conquête des montagnes du Wakhan et exploraient le secteur le plus à l'ouest du massif près de l'entrée du Wakhan. Si les japonais sont avec les autrichiens les artisans les plus actifs de la découverte et de l'exploration de l'Hindou Kouch pour la région du Wakhan ce sont sans doute les Polonais qui ont joué le rôle le plus actif. Ils se sont cependant cantonnés dans la partie occidentale de ce massif.

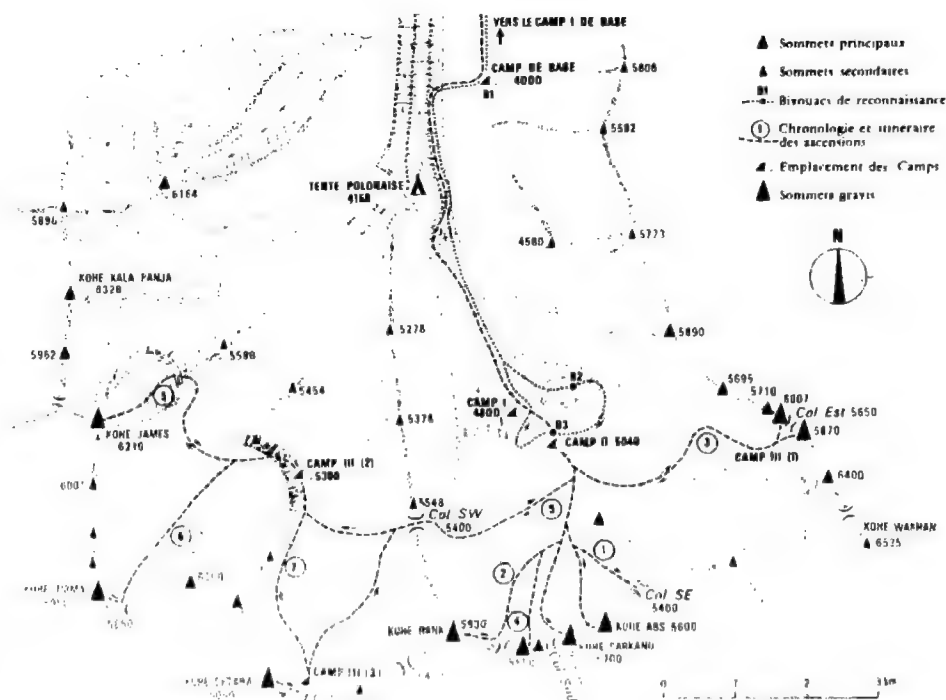
En 1962, la II^e expédition polonaise à laquelle s'étaient joints 4 Français (Moreau - Ginal - Bruneau - Langevin) a exploré les vallées de Mandaras et d'Urgen - Bala, gravissant le Koh-e-Tez (6.800 m.) et le Koh-e-Mandaras (6.600 m.)

L'année 1963 marque l'une des dates essentielles dans la découverte de ces montagnes. Six expéditions obtiennent l'autorisation d'y entrer, et pour la première fois, un groupe d'alpinistes pénètre très à l'est vers les plateaux du Pamir ; après l'exploration de différentes vallées dont celle de Lunkho, les Italiens gravissent le Baba-Tangi (6.513 m.). C'est cependant une fois encore dans la région du Noshag que se déploie la principale activité des alpinistes. Deux expéditions autrichiennes dirigées l'une par le Docteur Gruber l'autre par Pitz, gravissent l'arête ouest et parcourent l'arête faîtière du Noshag réalisant ainsi la troisième ascension de ce sommet. La même année une troisième expédition autrichienne gravit le Kishmi-Khan (6.700 m) deux fois.

Le même été la III^e expédition polonaise réussit la première du Languta-e-Barfi (7.000 m.) et les troisième et quatrième ascensions du Kishmi-Khan après une tentative assez poussée sur l'éperon nord du Shakhaur (7.000 m.). Cette tentative annonçait l'avènement de "l'ère sportive" dans le Wakhan. Pour être complet sur l'année 1963, citons enfin une expédition suisse dirigée par Eiselin. Outre un 7.000 m. l'Urgen cette expédition a gravi le Shash-Dhar (6.550 m.) et l'Urup (5.650 m.). Fin 1963 la partie occidentale du Wakhan était bien explorée, mais tout restait à faire plus à l'est. Là, de nombreux sommets, souvent difficiles mais n'atteignant plus les 7.000 m. se dressent sur une centaine de kilomètres en s'abaissant progressivement jusqu'aux plateaux du Pamir, carrefour où l'Hindou Kouch rejoint le Pamir, le Tien-Chan et le Karakoram. Si la situation politique actuelle se perpétue ces massifs frontaliers resteront sans doute longtemps encore très peu ouverts aux alpinistes.

En 1964 une expédition allemande dirigée par Von Dobeneck gravit un 7.000 m. Langar, puis du fait d'un mauvais temps persistant - ce qui est semble-t-il assez rare sur un massif qui n'est pas directement soumis à la mousson - entre-

CORNICHE DE NEIGE ET DE GLACE SOUS L'ARETE SOMMITALE DU KOHE JAMES 6.210 M.



LE BASSIN SUPERIEUR DU GLACIER DE QALA-PANJA





DU COL EST : A GAUCHE LE KOHE BAKERA, SOMMET VIERGE DE
6 100 M., AU CENTRE LE KOHE JAMES 6 210 M., A DROITE LE
KOHE QUALA PANJA 6 328 M.

DU KOHE ABS VERS LE SUD-EST EN DIRECTION DES MONTAGNES
DE YARKHUN ET D'HINDURAJ



prend la plus longue pénétration vers l'est réalisée à ce jour par des alpinistes: jusqu'à la frontière chinoise. Leur récit passionnant du point de vue de l'exploration et de l'aventure contient de précieux détails sur ces montagnes d'Asie encore très peu connues.

L'année suivante une importante expédition tchèque gravit dix sept sommets de la vallée d'Ishmurgh au pied de Lunkho. Elle laisse intacts les principaux problèmes de ce secteur mais révèle l'existence de très belles montagnes aux faces immenses et extrêmement raides comparables à la face nord des Grandes Jorasses en deux fois plus haut et s'achevant à près de 7.000 m. Le temps est encore très médiocre et ne permet pas aux tchèques de grandes réalisations.

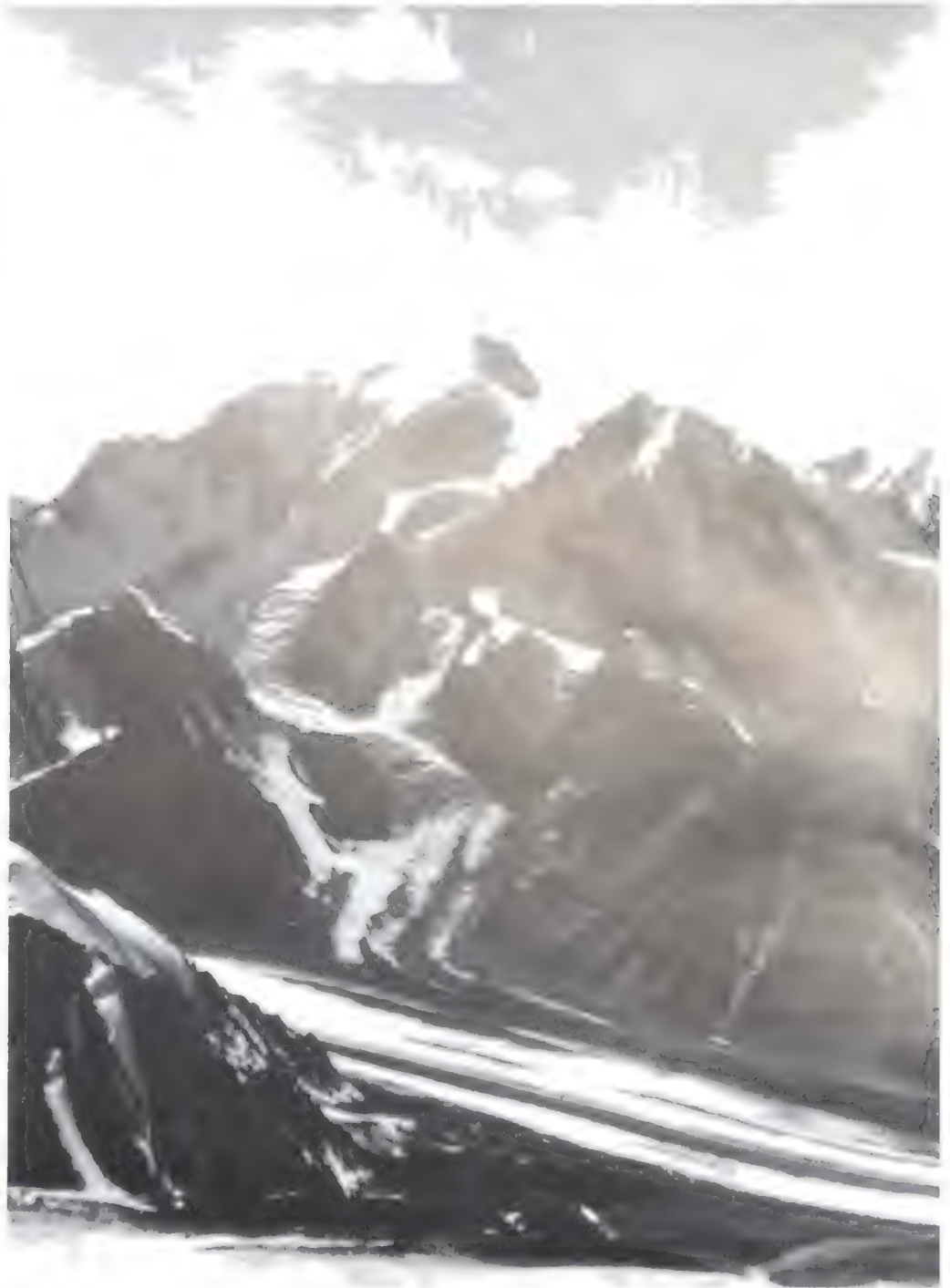
En 1966 à nouveau une seule expédition obtient l'autorisation de se rendre dans le Wakhan, dans les vingt premiers kilomètres de la vallée. C'est ainsi que la IV^e expédition polonaise à laquelle s'étaient joints un Belge J. Bourgeois, et deux français, ma femme et moi, réussit l'ascension du Noshag (7.492 m.) par la voie des Autrichiens et de différents sommets vierges de faible importance tels que le Sad-Istragh (5.800 m.), le M 10 (6.000 m.), le Chap Zom (5.400 m.).

Au cours d'une tentative sur un 7.000 m. proche du Noshag le Darbam Zom, Potocki disparaît dans une avalanche. Bourgeois et Heinrich réussissent après une semaine d'efforts surhumains et beaucoup de chances à regagner le camp de base.

Avant 1968, la découverte du Wakhan s'était bien développée dans le secteur occidental, vallées centrales et orientales, malgré quelques brèves incursions, gardaient intacts leurs problèmes. Toutes les ambitions se portaient en fait vers la région de Lunkho et c'est dans cette région que cinq des six expéditions de 1968 se sont portées. La sixième expédition, un groupe de français dirigé par L. Dubost a gravi à l'entrée du Wakhan le Kohe Lakhsh (5.786 m.) par l'arête nord.

En continuant vers l'est, nous trouvons dans la vallée de Yamit, une expédition italo-polonaise qui aurait gravi les contreforts ouest de Lunkho et différents sommets de moindre importance dans cette vallée ainsi que dans celle de Khandud. Dans la vallée de Khandud deux expéditions l'une autrichienne et l'autre yougoslave ont réussi ensemble le même jour la première ascension de Lunkho-i-Dosare (6.868 m.) : quelques jours après, le 13 août les Autrichiens ont réussi la première ascension de la pointe centrale de Lunkho-i-Hawar (6.872 m.). Ils ont aussi mené à bien la première des sommets de la carte Wala n° 321 (6.450 m.) et n° 353 (6.434 m.) ainsi que la seconde

du Kohe Hevad (6.849 m.) et avec les Yougoslaves la seconde du Kohe Myani (5.632 m.) Dans la vallée d'Ishmurgh où s'était rendu une expédition tchécoslovaque en 1965, une expédition écossaise dirigée par Ian Rowe a gravi l'arête nord de Lunkho i-Hawar mais n'a pas atteint le sommet et a dû s'arrêter 100 à 200 m. plus bas que celui-ci. Au cours de cette ascension difficile, à la suite de gelures Alan North a perdu les doigts du pied gauche. Plus à l'est enfin nous trouvons dans la vallée de Quala Panja notre expédition. L'année 1968 donc a été importante pour la découverte et la conquête de la partie centrale des montagnes du Wakhan, c'est-à-dire des sommets proches de Lunkho. Ainsi jusqu'à Quala-Panja toutes les vallées sont à



KOHE HEVAD 6.800 M.

présent connues. La plupart des sommets sont gravis. Plus à l'est cependant tous les sommets sont pratiquement vierges sauf le Baba-Tangl

En 1969, sept groupes sont allés dans le Wakhan : une équipe d'Américains (Hechtel) et une équipe d'Autrichiens (Axt) sont allés au Noshaq. Un groupe de Français (Dabos) a gravi le Kishmi-Khan en ouvrant une voie nouvelle sur le pilier sud ouest, tandis qu'un groupe franco-suisse (Dittert) se rendait également dans la région de Mandaras et gravissait quelques sommets de 5.000 m. Avec Isabelle nous sommes retournés pour la troisième fois dans le Wakhan avec une équipe lyonnaise. Nous avons gravi le pilier nord du Shakhaur. Un groupe de Japonais s'est rendu dans la vallée de Pegish et enfin un groupe de français dans la vallée de Quala Panja pour tenter

le Kohe Wakhan dont la première ascension a été réalisée à la même date depuis le Pakistan par Helga et Rudolph Lindner.

Quelques sommets attendent encore les amateurs de beaux problèmes : Lunkho-i-Hawar (6.872 m.) présente une muraille de 1.000 à 2.000 mètres de hauteur qui s'étend sur plusieurs kilomètres vers l'est jusqu'à l'Uparisina et vers l'ouest jusqu'au Lunkho-i-Dosare. Plus à l'est, le Quala-i-Ust (6.300 m.) est inviolé. Les 7.000 m. n'ont souvent été gravis que par un seul itinéraire. Les parois de plus de 2.000 m. ne sont pas rares. Autour du Shakhaur elles atteignent 3.000 m. De très beaux piliers de granit qui font songer au versant sud du Mont Blanc mais se terminent autour des 6.000 ou des 7.000 mètres se dressent ici ou là : citons par exemple ceux que nous avons vus sur le Sad-Istragh, le Kohe Setara, le Saraghrar...

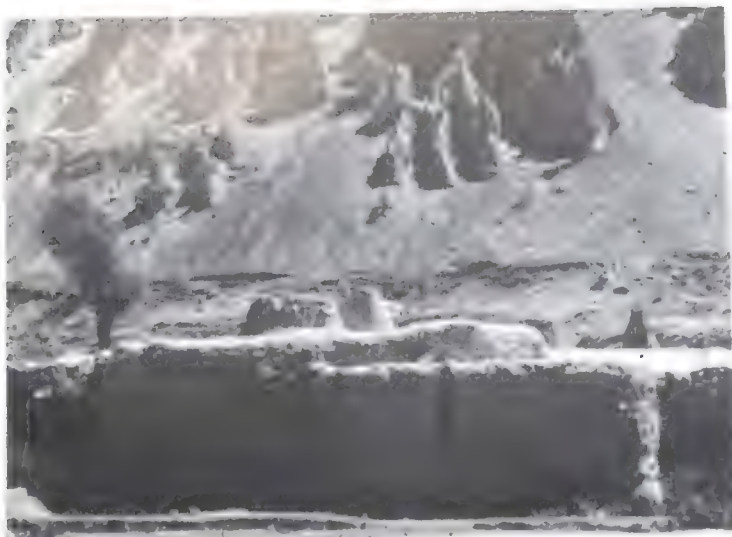
Hommes et montagnes

" Aperçu géographique "

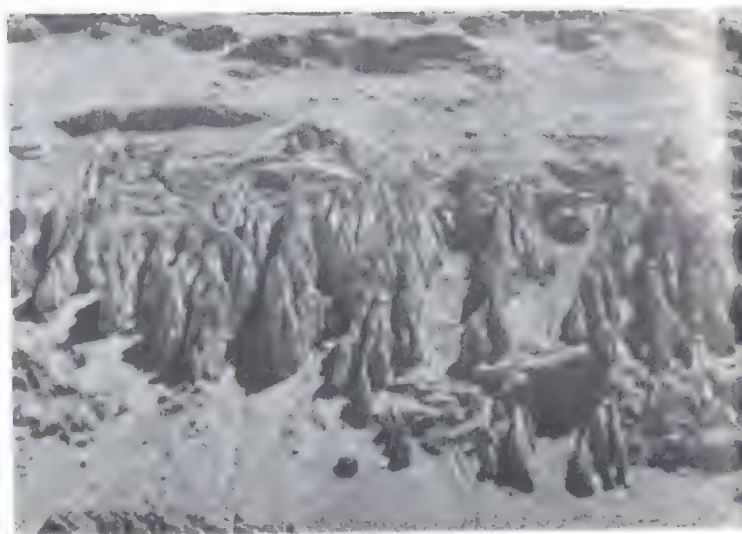
Le Wakhan pourrait être le type idéal d'une vallée glaciaire en "V" à fond plat ; longue, large, profonde, elle permet la pénétration directe d'ouest en est entre l'Hindou-Kouch et le Petit Pamir jusqu'au cœur du Pamir et communique par des passes à plus de 4.000 m. d'altitude avec la province chinoise du Sin-Kiang.

Les formes morphologiques attestent la succession de deux glaciations, la seconde récente, n'étant peut-être qu'un coup d'arrêt durant le réchauffement interglaciaire. La première détermina les principales formes : surcreusement de plusieurs centaines de mètres d'une vallée probablement due à la structure faillée de cette zone : vallées affluentes ou diffluentes (en

UNE KHANA, HABITATION DU WAKHAN.



MORAINE AU-DESSUS DE QUALA-PANJA





EN ARRIVANT AU SOMMET DU KOHE SETARA 6 050 M. DE GAUCHE
A DROITE : PETIT LUNKHO 6 354 M. , KOHE UPARISINA 6 200 M.
ET LUNKHO-I-HAWAR 6.872 M.

aval, au travers du Pamir) généralement suspendues au-dessus de la vallée principale et découpant des créneaux dans les flancs régulièrement inclinés. Lors de la seconde glaciation les glaciers ne s'avancèrent que peu avant dans la vallée si l'on en juge par les piacages peu élevés de terres fines qu'ils ont laissées sur les flancs lors de leur récent et probablement très rapide retrait. Cet épisode glaciaire ne laisse pas trace de moraines frontales, sa principale conséquence est le surcreusement des vallées secondaires.

Les formes glacières sont en effet très nettes et peu altérées par les épisodes périglaciaires : comblement du fond de la vallée principale, couverture des flancs par d'importants cônes d'éboulis, et développement de vastes cônes de déjection au débouché des vallées affluentes. Ceux-ci s'étendent plus largement du côté de l'Hindou-Kouch repoussant l'Amou-Darya contre le Pamir. Cette dissymétrie a deux causes : l'une due à l'exposition différente de deux flancs, faces sud et faces nord de deux massifs inégalement élevés, ce qui assure aux glaciers de l'Hindou-Kouch le plus haut des deux massifs, une alimentation supérieure ; l'autre cause de dissymétrie est liée au climat : si les deux massifs sont également soumis aux influences méditerranéennes d'ouest, l'Hindou-Kouch est lui soumis aux influences de la mousson qui pénètre par les cols relativement peu élevés

s'ouvrant sur le Pakistan, ce qui amène des précipitations pluvieuses et neigeuses en été en particulier qui n'affectent pas le Pamir, la vallée du Wakhan faisant office de barrière climatique "en creux".

Une climatologie sommaire de cette vallée permet de distinguer trois grandes phases : (1) pluies de la mi-octobre à la mi-décembre (rythme méditerranéen) suivies (2) d'un hiver froid, rigoureux mais relativement peu enneigé, et qui verra une réapparition des pluies durant le mois de mars et une partie du mois d'avril. (3) A ce printemps rapide succède une longue période assez chaude, sèche, marquée jusqu'en juillet par la fonte des neiges qui assure un débit très important à l'Amou-Darya. Le rythme des activités humaines va s'adapter à ce rythme climatique.

Zone privilégiée de passage, l'ancienne route de la soie empruntait ce parcours, la vallée du Wakhan assez inhospitalière, eut sans doute à subir au cours des siècles les grands mouvements historiques de cette partie de la terre, ce qui ne favorisa sans doute pas l'implantation de sédentaires. Les premières marques d'une occupation humaine semblent se situer dans les vallées affluentes : village à 3.800 m. d'altitude dont les gravures révèlent les activités des hommes d'alors (scènes de chasse).



TABLE GLACIAIRE A 4 000 M. D'ALTITUDE, PAMIR, AFGHANISTAN

GLACIER DE LA MONTAGNE D'AMIR KAMAL, PAMIR, AFGHANISTAN



Lors de la création de l'Afghanistan cet appendice fut accordé à ce pays pour servir de tampon entre les Empires d'alors. Son accès fut interdit, les communications traditionnelles cessèrent peu à peu et les habitants ne durent leur subsistance qu'à la mise en valeur d'une terre peu fertile, avare en pâturages, aux conditions climatiques difficiles qui n'accordent que 6 mois aux activités agricoles rendues plus aisées par l'établissement de la paix.

Les terres cultivables sont rares, généralement situées sur les cônes de déjection aux débouchés des vallées affluentes dont les rivières assurent, par dérivation, l'alimentation en eau durant la période sèche. Les habitants se groupent en villages souvent séparés en petits hameaux exploitant les terres alentours, la propriété familiale étant généralement indivisible entre les membres de chaque "Khana" (maison) qui peut compter de deux à plus de vingt personnes parfois.

La population totale peut être estimée à environ 5.000 habitants ; son appartenance ethnique est incertaine tant la fusion entre les éléments turco-mongols et indo-européens fut importante et elle manque cruellement d'un apport du sang nouveau. En outre, elle doit résister à de dures conditions naturelles, et est soumise à une sous-alimentation chronique.

L'agriculture, aux rendements dérisoires, n'apporte que peu de produits : blé, de petits pois, fèves, essentiellement destinés, parfois par la récolte de fruit (abricots). Les pâturages, à l'herbe rare ne permettent l'élevage que de bœufs originaires du Pamir, de quelques troupeaux de moutons, de chèvres (qui assurent l'essentiel de la production laitière), les vaches étant pratiquement absentes tant le fourrage est rare. La production est insuffisante pour subvenir aux besoins de la population et seuls quelques gros propriétaires peuvent spéculer dans la vallée.

De faibles ressources complémentaires (présence de l'armée occupant la zone frontalière, quelques expéditions estivales employant des porteurs) ne peuvent empêcher la stagnation de cette maigre économie de subsistance que des hommes, s'éveillant lentement à la conscience du monde occidental supportent de plus en plus difficilement sans pour cela toujours chercher refuge dans les délices procurés par le haschisch ou l'opium.

Gravures rupestres

Extraits d'un texte publié sous le titre ROCK DRAWINGS IN AFGHANISTAN, Field Research Projects-Miami

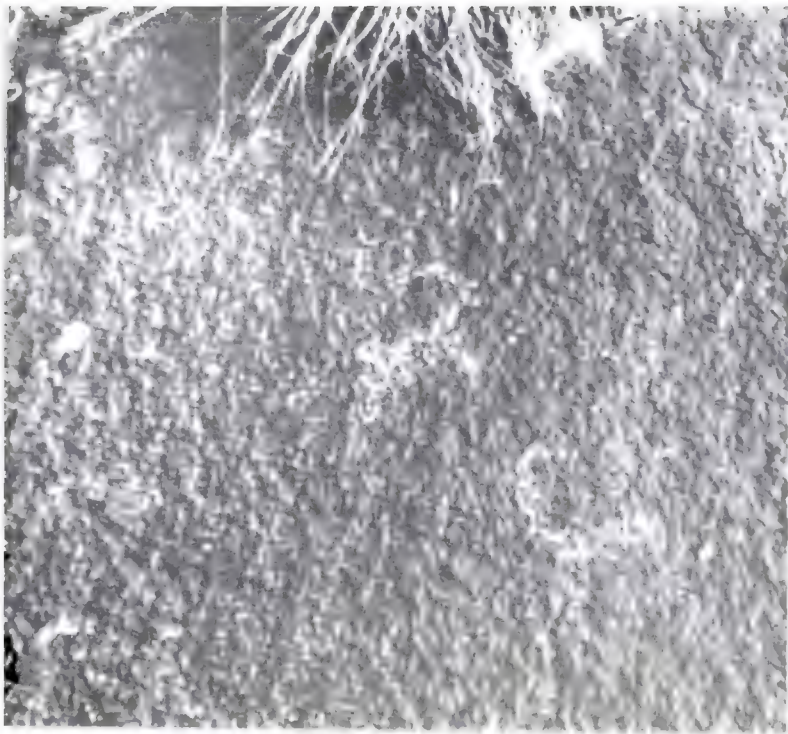
A 3.800 m. d'altitude, sur la rive droite du glacier Quala-Panja, nous avons découvert un site comprenant des gravures rupestres et huit habitations. Six habitations apparaissent sous la forme de murs de pierres sèches qui affleurent du sol et deux d'entre elles sont sous de gros blocs. Gravures et habitations sont disposées de part et d'autre d'un petit vallon qui domine le niveau du glacier d'une cinquantaine de mètres. Au-dessus de l'ensemble des habitations et des gravures, se dresse un bloc granitique qui supporte les gravures les plus grandes et les plus visibles de toutes celles que nous ayons observées. Un cheminement à travers les éboulis semble conduire vers ce bloc.

Dans une maison, à une faible profondeur (50 à 70 cm.) nous avons trouvé un assez grand nombre de tessons dont la caractéristique est la variété de formes, de couleurs et de matière.

Certains de ces tessons proviennent de poteries qui ont été, semble-t-il lissées (on n'observe pas de peintures ou de caractéristiques extérieures particulières) et dont la couleur est très claire proche de l'ocre. D'autres tessons ont été trouvés à la surface du sol. Ce type de poteries est tout à fait différent de celui qu'on trouve à l'heure actuelle dans le Wakhan. Dans une des habitations située dans le bas du vallon, nous avons découvert sous un gros bloc dans un angle, à 20 cm de profondeur environ, un grand nombre de pierres toutes pointues par quelque côté. Ces pierres, de taille très diverse (de 2 à 15 cm environ) étaient groupées dans un petit réduit formé par deux blocs disposés parallèlement. Certaines d'entre elles ont manifestement été taillées. Personne dans le Wakhan n'utilise plus cette espèce d'outil ou d'arme. Pour trouver tessons et pierres taillées nous n'avons fait que deux prélèvements dans ces habitations et tous deux se sont révélés fructueux. Nous supposons que le sol doit contenir d'autres objets.

INDEX GRAVES SUR UN BLOC DE GRANIT.



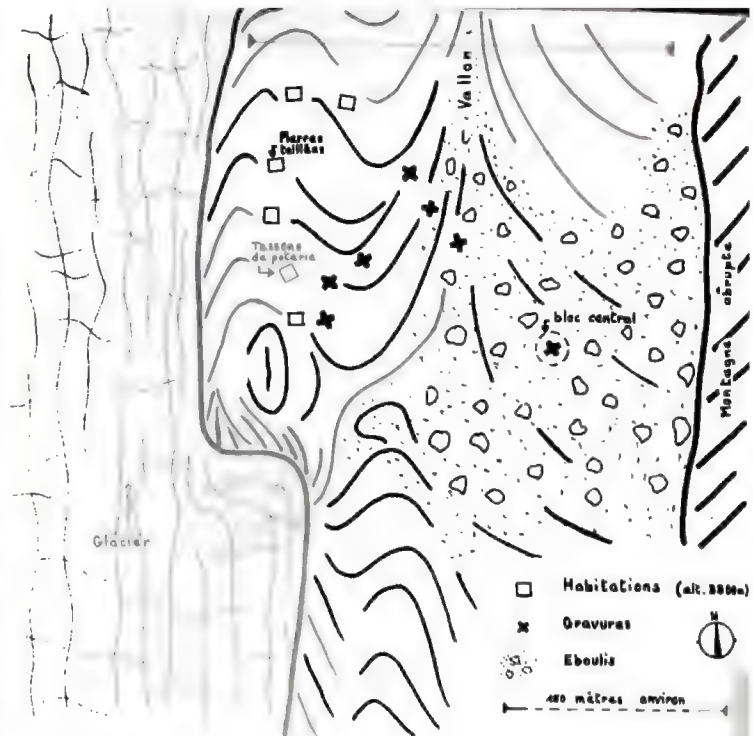


GRAVURES DANS LE HAUT DU VALLON

Toutes les gravures apparaissent sur des blocs de granit sombre à l'écart des habitations. La majorité des représentations s'apparente vraisemblablement à un animal que l'on trouve encore de nos jours dans cette région, l'ibex. Quelques exceptions cependant : un animal pourrait être un chien ou un cheval. Un autre bloc supporte deux personnages humains. A l'écart du site (10 mn vers la vallée) nous avons trouvé une gravure particulière qui représente un homme tirant à l'arc un ibex. Tous ces êtres vivants, hommes et animaux, sont représentés de profil. Les animaux n'ont que deux pattes et une seule corne. Une exception cependant : l'homme à l'arc est face à un animal qui a deux pattes seulement mais deux cornes.

Nous établissons deux catégories de gravures : l'une, celle des gravures dites fraîches (qui apparaissent immédiatement au premier coup d'œil par leur dessin très net et relativement clair par rapport à la couleur sombre de la roche) ; l'autre, celle des gravures patinées, difficilement visibles. Elles n'apparaissent qu'au coucher du soleil ou par temps nuageux.

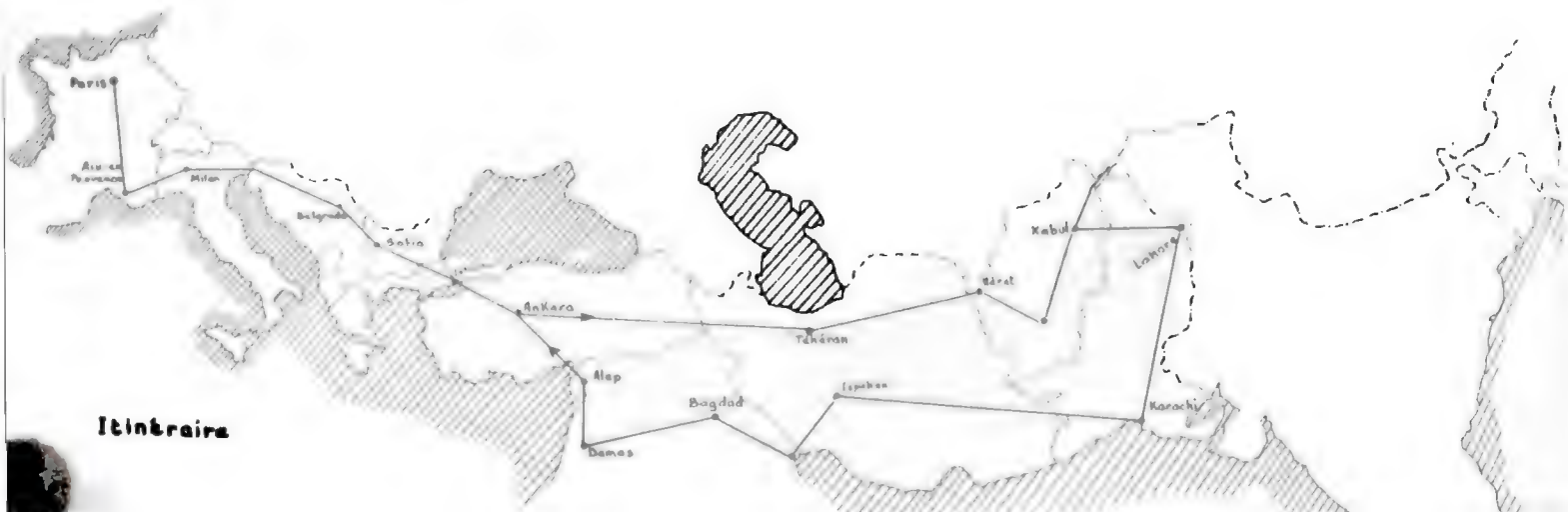
A chacune de ces deux catégories ne correspondrait-il pas deux époques au moins d'habitation du site ? Dans certaines régions d'Afghanistan à l'époque actuelle les chasseurs font encore des gravures rupestres. Par exemple dans une vallée



CARTE DU SITE.

parallèle à la nôtre, une cinquantaine de kilomètres plus à l'ouest, près du village de Lakhsh, Suzanne Valentini a observé des gravures rupestres qui représentent des ibex et au moins un homme : les animaux ont deux cornes et quatre pattes et l'homme semble tenir un fusil. Leur forme moins stylisée, leur trait plus clair, et leur contenu sembleraient indiquer que les gravures de notre vallée sont d'une époque bien plus ancienne que celle de la vallée de Lakhsh, qui datent sans doute de notre siècle.

Le problème de la datation du "degré de patine" de certaines gravures, s'il était résolu, apporterait sans doute de précieuses lueurs sur la datation du site. Certaines gravures du Mont-Bégo ou du Hoggar que l'on fait remonter à 5.000 ou 6.000 ans ont une patine moins marquée en apparence que celle de certaines gravures du site. Les problèmes de l'unité du site, de son organisation en fonction de la vie de ses habitants, de la valeur probablement religieuse des gravures, gagneraient également à être posés. Ajoutons pour finir que des rapprochements seraient à faire avec les découvertes préhistoriques qu'auraient effectuées les Soviétiques dans la même vallée de l'autre côté de l'Oxus. Une partie des questions que nous nous posons seraient peut-être résolues par la connaissance de ces découvertes.



A black and white photograph of a snow-capped mountain peak, likely Mount Everest, with a cloudy sky in the background. The mountain's surface is covered in snow and ice, with dark rocky outcrops visible. The sky is filled with soft, white clouds. The image has a slightly grainy texture, characteristic of older film photography.

Nous avons parcouru au total 22.000 kilomètres qui se décomposent ainsi :

- 12.000 sur bonnes routes asphaltées ;
- 4.000 sur mauvaises routes asphaltées ;
- 5.000 sur pistes ;
- 1.000 sur très mauvaises pistes.

La charge totale de nos attelages était de 1.300 kilos, en voici grosso modo le détail :

- 500 kgs de nourriture (5 personnes x 50 jours) ;
- 500 kgs de matériel divers (montagne, réparation...) ;
- 300 kgs environ pour les 5 participants.

Cette charge était également répartie sur les deux véhicules et les deux remorques (350 kilos par voiture et 300 kilos par remorque).

VOITURES

Nous avons parcouru 23.000 km., chargés de 1.300 k. La température minimum enregistrée dans les voitures fut + 20° et la température maximum + 48°.

Aucun incident technique grave. Les voitures R4 ont donné satisfaction tout le long du parcours, même sur les pistes très difficiles. Cependant le parcours entre Kunduz et Faizabad et plus encore entre Faizabad et Ishmurg constitue un exploit pour ces petites voitures. Une Land Rover ou un camion sont bien mieux adaptés à la nature du terrain.

Voici les incidents que nous avons eus :

En Turquie, sur la piste du centre, dans la montée d'un col après Sivas, les deux voitures chauffent. Nettoyage du filtre à air et suppression du calorstat du circuit de refroidissement qui ne permet pas une circulation suffisante de l'eau. Au lieu d'un contrôle de la température par un seul voyant témoin, il serait intéressant de placer une jauge indiquant la température de l'eau.

En Iran, après Meched, à deux reprises, les deux voitures chauffent. Nettoyage du filtre à air colmaté par la poussière et les vapeurs d'huile. En Afghanistan - à partir de Kaboul, nous allégeons nos véhicules. Les remorques nous suivront jusqu'à Faizabad. Le passage du Col de Salang (3.300 m.) se fait sans incident.

Avant Faizabad, les voitures trop basses à l'avant cognent à plusieurs reprises. Nous soulevons l'avant et l'arrière des deux véhicules par les barres de torsion. Le dispositif de réglage des barres de torsion de la suspension arrière est tout à fait au point. Il n'en est pas de même de celui de la suspension avant. D'autre part, les crics ne sont pas assez robustes, ils n'ont pas résisté quand nous avons soulevé les voitures chargées. L'une des voitures consomme trop d'essence, son ralenti est impossible à régler. Nous changeons le carburateur.

Entre Kaboul et Ishmurg nous avons à plusieurs reprises des ennuis causés par le filtre à air. Les éléments de filtre à air Lautrelle, fournis en rechange par Renault ne convenaient pas pour nos R4 équipées en Téalémil. Dans les garages Renault du parcours il a été impossible de trouver un élément de remplacement ; de même au garage Renault de Téhéran, il n'y avait pas de clé de bouchon de vidange du carter d'huile moteur.

Au retour nous avons dû changer les amortisseurs arrière des deux voitures, un câble d'accélérateur, une commande de starter, une courroie de dynamo.

A remarquer enfin que les crochets d'amarrage fixés sur les ailes et le pare-chocs avant du véhicule ne sont pas suffisants pour le remorquage de la voiture, surtout en situation difficile (alors les ailes sont arrachées). Deux crochets solidement fixés sur le cadre plancher sont indispensables car il n'y a pas d'autre point d'amarrage facilement accessible et robuste. Le trou taraudé sur la jante de la roue de secours permettant la pose de l'enjoliveur a été complètement détérioré par les projections de pierres, sable, etc.

Il est utile d'envelopper de plastic les serrures du coffre de la malle et du bouchon du réservoir d'essence car elles se sont bloquées très souvent à cause du sable fin qui y avait pénétré.

REMORQUES

Les deux remorques ERDE nous ont satisfaits au-delà de toute espérance. En effet, après avoir parcouru 10.000 km. dans de très mauvaises conditions chargées de 300 kg, ce qui représente leur charge maximum, elles ont réussi à effectuer le retour.

La conception du train de roues, simple mais robuste, nous a facilité les opérations de dépannage dans tous les cas. La solidité du caisson et son volume nous ont permis de loger un matériel encombrant et lourd. Les amortisseurs étaient dans un état satisfaisant après les 23.000 km. Aucune réaction de la remorque n'a été remarquée dans la conduite pourtant légère de la R4 même à grande vitesse sur les pistes. Cependant pendant le retour, les remorques éprouvées par le banc d'essai redoutable qu'elles venaient de subir, nous ont réservé plusieurs incidents.

A plusieurs reprises, à la suite de chocs violents, les fourches de suspension ont été tordues ou cassées, en général à hauteur de fusée de roues et des ressorts de suspension ce qui a entraîné la rupture de trois ressorts de suspension. De même le support des axes de ces fourches a été rompu au niveau des soudures sur le bras de remorquage. Nous avons renforcé les points faibles au moyen d'équerres ou de fers plats soudés.

Par deux fois il a été nécessaire de changer le jeu de roulements à billes sur chaque roue. En effet du sable très fin se mélangeant à la graisse a formé un abrasif qui a détruit rapidement le roulement à billes. Deux jantes se sont brisées alors que les autres ont pris un jeu assez important. Nous les avons remplacées par les 2 roues de secours. Après 12.000 km. nous avons décalé une amorce de cassure sur les soudures d'assemblage des 3 éléments du train. Nous l'avons renforcé au moyen d'un fer soudé sur la partie inférieure.

Les graisseurs d'axes et de roues non protégés ont été détruits par les projections de pierres et de sable.

Sur une des remorques nous avons perdu un des 4 boulons de fixation du caisson sur le train de roues (boulon AV), malgré un bon équilibrage de la charge, mais à cause du « ballant », le caisson s'est mis à osciller sur les 3 boulons restants et le bras de remorquage s'est légèrement cintré.

Il serait bon de prévoir en ce point une sécurité, un simple crochet par exemple, garantissant la tenue du caisson en cas de perte ou de rupture du boulon AV.

Le crochet du dôme bâché est insuffisant sur les mauvaises routes. La fermeture devrait être complétée par des sandows sur les côtés.

Les clignotants, les stops et les feux d'éclairage de la plaque arrière ne sont pas assez visibles.

Malgré ces incidents, il faut souligner la qualité exceptionnelle de ces remorques auxquelles nous avons demandé bien plus qu'il n'était permis.

NOURRITURE

Une équipe d'alpiniste qui se rend dans le Wakhan doit emporter la totalité de la nourriture dont elle aura besoin, car il est impossible de se nourrir sur le pays. Après Faizabad, on trouve seulement deux ou trois carevansérails dans lesquels il est possible de boire du "tchai" (thé) sans sucre et d'acheter du "nan" (pain), mais ce sont les seules possibilités. Au départ de France, trois problèmes se posent : choix, quantité, emballage. Voici une règle importante selon nous : dans ce choix, la variété est requise, afin que les goûts de chacun puissent trouver de quoi être satisfaits. Les fameux aliments diététiques énergétiques qui sous un petit volume fournissent un grand nombre de calories, doivent être emportés en quantité réduite : en effet, l'estomac est très exigeant en altitude et bien souvent il préfère déguster une bolle de ravioli que deux cuillerées de super-protéiné ou de Nahita-Royal. La gastronomie ne perd pas ses droits, même en altitude. Donc tous les aliments ordinaires constitueront une bonne base de l'alimentation auxquels, bien entendu, s'ajouteront des vivres de course très divers.

Nous n'avons pas constitué de rations dont les inconvénients avaient été soulignés par de précédentes équipes. Ces inconvénients sont qu'avec de telles rations, on ne tient pas compte des goûts de chacun et de l'appétit du moment. Nous ne nous sommes pas livrés à de savants calculs de calories, de proportions entre lipides, glucides, protides, etc. La base de notre alimentation était de deux kg de nourriture variée par jour et par personne. Ce qui faisait par jour $2 \times 5 = 10$ kg et pour 50 jours : $10 \times 50 = 500$ kg, poids qui s'est avéré trop important de bien 150 kg (mais notre intendance était parfaitement organisée, en 1968, ce qui n'est pas toujours le cas). Nous avons emballé la nourriture dans des caisses armées Codica de $600 \times 310 \times 310$, dimensions intérieures, contenance utile dm3 57, charge utile kg 125. Chacune des caisses contenait 30 à 40 kg d'aliments de toutes sortes, si bien qu'en ouvrant une caisse, nous trouvions tout ce dont nous avions besoin sans qu'il soit nécessaire d'ouvrir 4 caisses avant de trouver le sucre par exemple. Voici quelques remarques concernant certains types d'aliments :

L'Ovomaltine constitue une boisson très nutritive même en dehors des petits déjeuners. Elle se boit très volontiers en altitude.

Les tisanes surtout menthe et verveine, très désaltérantes, servent de boisson aussi bien chaude que froide.

Les condiments variés et abondants, type mayonnaise en tube, olives, oignons blancs, cornichons, moutarde, sauces diverses apportent une note de gastronomie à tous les menus.

Le Vinifruit, le Pomfruit en sachets fournissent beaucoup de calories sous un goût très agréable. Le Pomfruit est particulièrement savoureux et se déguste même à plus de 6.000 m.

La formule des Camemberts en boîtes métalliques est à retenir, mais seulement pour le camp de base. En effet le camembert gelé ou froid est désagréable à manger.

Le fromage Edam en boule, résiste fort bien à un voyage à travers le désert. Il faut seulement éviter de l'emballer dans du plastic.

Les légumes en boîtes égayaient de temps en temps le menu. Ils sont lourds et encombrants à transporter, mais il est nécessaire d'en emporter quelques dizaines de kg d'excellente qualité.

Les plats mijonnés Buitoni et Garbit apportent les joies d'une paella ou d'un couscous à 4.000 m.

Les saucissons secs et le jambon cru supportent le voyage et constituent un apport considérable de protéines. Le jambon cru "passe" même à 6.500 m.

Pour le pain, on peut emporter du pain wasa ou du pain de seigle ou de campagne en tranches, qu'il ne faut pas laisser emballé dans du plastic ou du callophane. Nous avons réglé une partie du problème du pain en le faisant faire sur place par les porteurs avec de la farine achetée à Faizabad.

Il faut proscrire tous les poissons à l'huile type sardines, thon, etc... car ils sont absolument indigestes en altitude. Le gruyère souffre du voyage et une petite quantité seulement peut être emportée. Une dernière remarque concerne la nourriture des porteurs ; il est bon d'acheter pour eux à Faizabad, par exemple : le thé, le sucre, le riz, la farine, le sel nécessaires à leur alimentation pendant le temps où ils seront en montagne. Ils en seront très reconnaissants et cela peut éventuellement servir de "bakshich" à la fin du portage.

CAMPING ET ALPINISME.

Pour le voyage et le camp de base nous avions un matériel de camping très ordinaire. En plus deux grandes bâches et de nombreuses toiles plastiques nous ont rendu de nombreux services. A vrai dire, ce matériel très utile au camp de base ne nous a pratiquement jamais servi pendant le voyage, car nous bivouaquions toujours. Nous avions pour cela des matelas mousse enveloppés d'une housse. Nous les avons aussi appréciés au cours du séjour en montagne. Pour les portages nous avions des claies et des sacs (Millet). Avec les claies nous transportons un matériel très varié : caisses, jerricans d'eau, bois... Dans l'obligation où nous avons été de tailler des replats dans le flanc de la montagne pour établir le camp de base nous avons apprécié d'avoir une pelle et une bonne pioche. Ce matériel ainsi que des outils, du fil de fer, de la cordelette, des épingles à linge etc... sont à ne pas oublier car il ne faut pas espérer trouver quoi que ce soit dans la vallée.

Nous avons utilisé le même matériel d'alpinisme que dans les Alpes : piolets, marteau-piolets, crampons, 20 pitons à rocher, 20 à glace (Charlet), cordes d'assurance de 9 mm., cordelette... Nous avions cependant des chausseurs doublés (R. Pontvert) qui ne sont pas indispensables avant 5.500 m., une tente d'altitude Makalu complète, 400 m. de corde à fixer et un excellent matériel de bivouac (Moncler) Il est utile d'emporter deux paires de crampons par personne car leur usure est assez rapide puisqu'on progresse toujours crampons aux pieds dans toutes sortes de terrains : neige poudreuse, glace vive, terrain mixte. Les stylos lance-fusées et fusées ont été utilisés à 2 ou 3 reprises avec efficacité. Les Talki-walki nous ont été absolument indispensables. Ils ont servi pratiquement sans arrêt pendant le séjour. Les jumars nous ont été d'un grand secours pour remonter la corde fixe de 100m. sous le camp II, pour nous auto-assurer au passage de certaines crevasses qui étaient restées équipées d'une cordelette.

PHOTO ET CINEMA

Pour la photo, chacun avait un appareil. Les plus simples (Retinette I B,

Instamatic) ont donné de bons résultats. Ils se sont révélés aussi utiles que des appareils plus perfectionnés (type Mamiya) que nous ne mentionnons pas souvent au dessus du camp II à cause de leur poids, de leur fragilité. Pour le cinéma nous avions deux caméras : une très vieille Paillard 16 mm (sans zoom ni reflex) et une caméra à chargeur Kodak Magazine 16 mm équipée d'un seul objectif de 9 mm. Nous avons filmé alternativement, avec l'une et avec l'autre, près de 1.100 mètres de film couleur K II. Nous avons fait de l'enregistrement sonore d'ambiance (8 heures) avec un mini-cassette Radiola. Ce travail d'amateur a permis de monter un film d'une heure, que nous avons sonorisé (texte - quelques bruits - musique originale du Wakhan) nous mêmes grâce à l'amabilité du Comité du Film Ethnographique.

PHARMACIE

On emporte toujours trop de médicaments avec soi, on essaye d'envisager toutes les éventualités et en définitive on utilise une quantité infime des produits que l'on a emmenés. Le docteur P. BUTTIN nous a fait une liste pharmacie minimum pour quatre personnes pendant 4 mois.

— Antalgiques : Aspirine 0,50, 200 comprimés - Opalidon suppo. 2 boîtes — hypnomiques supponoctal (suppo. boîte de 6) 5 boîtes.
— Désinfection des plaies : Mercurochrome - Alcool 100 gr. - coton 2 paquets. — Pansements : gaze hydrophile en compresses stériles, en bandes, bandes Velpeau, bandes plaquées éventuellement, Tricostéryl.
— Troubles digestifs : Ganidan (4 tubes) - Blamuth (50 paquets de 5). Leucoplast. — Matériel à injection : 2 seringues incassables de 10 cc, 5 aiguilles à p. intramusculaire. — Antibiotiques injectables : Pénicilline 1 million X 10, Streptomycine 1 gr X 10. — Sérum antitétanique : 2 ampoules. — Vitamines C 500 c., B 1 500 c.

Il faut avouer que nous ne nous sommes pas contentés de cette liste puisqu'au dernier moment le Centre Saint-Pierre de Gardanne nous a offert toute une quantité de produits pharmaceutiques des plus variés. Mais nous pouvions dire au retour, que dans les conditions dans lesquelles notre expédition s'était déroulée, la liste conseillée ci-dessus était largement suffisante. Nous n'avons eu à souffrir que de troubles intestinaux et nous avons fait un large usage du Ganidan, surtout après le séjour en altitude. Des désinfectants pour les yeux sont à recommander pour les chauffeurs qui sont appelés à conduire longtemps sur des routes pleines de poussière. Nous avons pris avec régularité notre ration quotidienne de vitamines. En bref, toute l'équipe a joui d'une excellente santé et cela, en grande partie, à cause de la grande prudence de tous. En effet, comme nous n'avions pas de médecins, nous savions qu'avant tout, le meilleur remède était la prudence.

SHAKHAUR 7.000 M. AU CENTRE L'EPERON NORD GRAVI EN 1969



Sans compte

Si l'on fait entrer les voitures en ligne de compte, notre budget total s'élève à 60.000 F. pour une expédition qui a duré 3 mois et demi à cinq personnes.

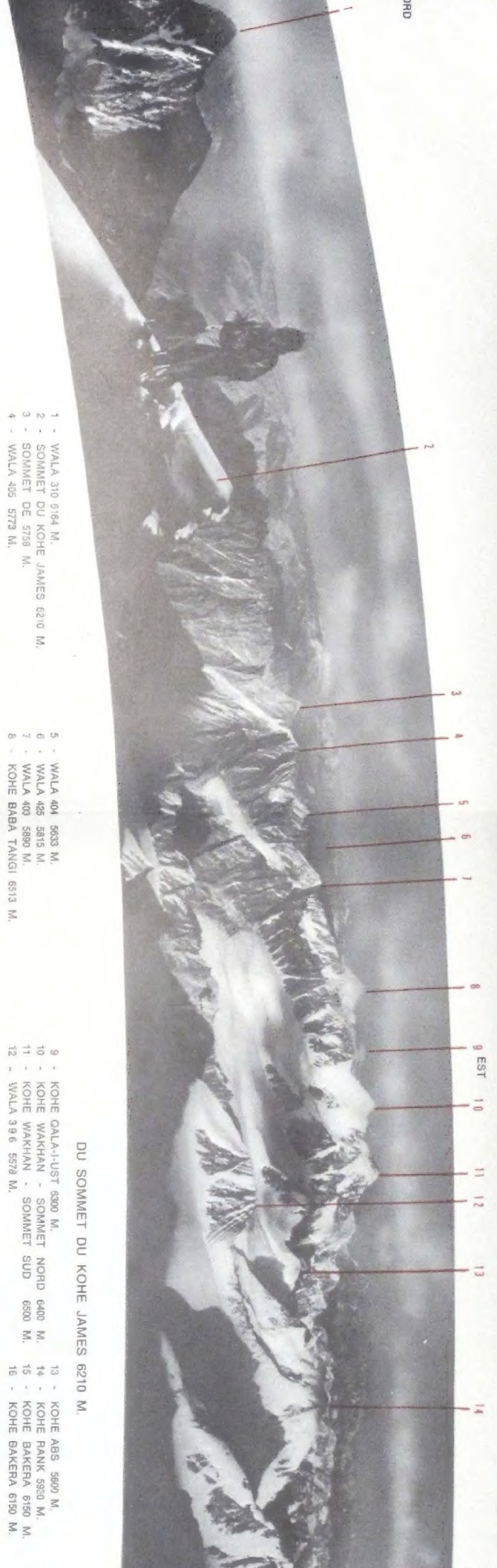
1966 VALLEE DU NOSHAQ (Expédition Polonaise).

— KOHE SETARA. 6 000 m, 1^{re} ascension le 6 septembre par les
mêmes

b. carte au 1:100.000 de l'Institut géographique, Moscou - Afgan.
Kabul

REPORT 1992-1993 OF THE NATIONAL COMMITTEE OF THE NOSHQA.





- 1 - WALA 310 6164 M.
- 2 - SOMMET DU KOHE JAMES 6210 M.
- 3 - SOMMET DE 5758 M.
- 4 - WALA 405 5773 M.

- 5 - WALA 404 5633 M.
- 6 - WALA 425 5815 M.
- 7 - WALA 403 5890 M.
- 8 - KOHE BABA TANGI 6513 M.

- 9 - KOHE GALA-I-UST 6300 M.
- 10 - KOHE WAKHAN - SOMMET NORD 6400 M.
- 11 - KOHE WAKHAN - SOMMET SUD 6500 M.
- 12 - WALA 396 5573 M.

- 13 - KOHE ABS 5600 M.
- 14 - KOHE RANK 5850 M.
- 15 - KOHE BAKERA 6150 M.
- 16 - KOHE BAKERA 6150 M.

DU SOMMET DU KOHE JAMES 6210 M.



- 1 - COL ANOSHAN
- 2 - (WALA 372 ?)

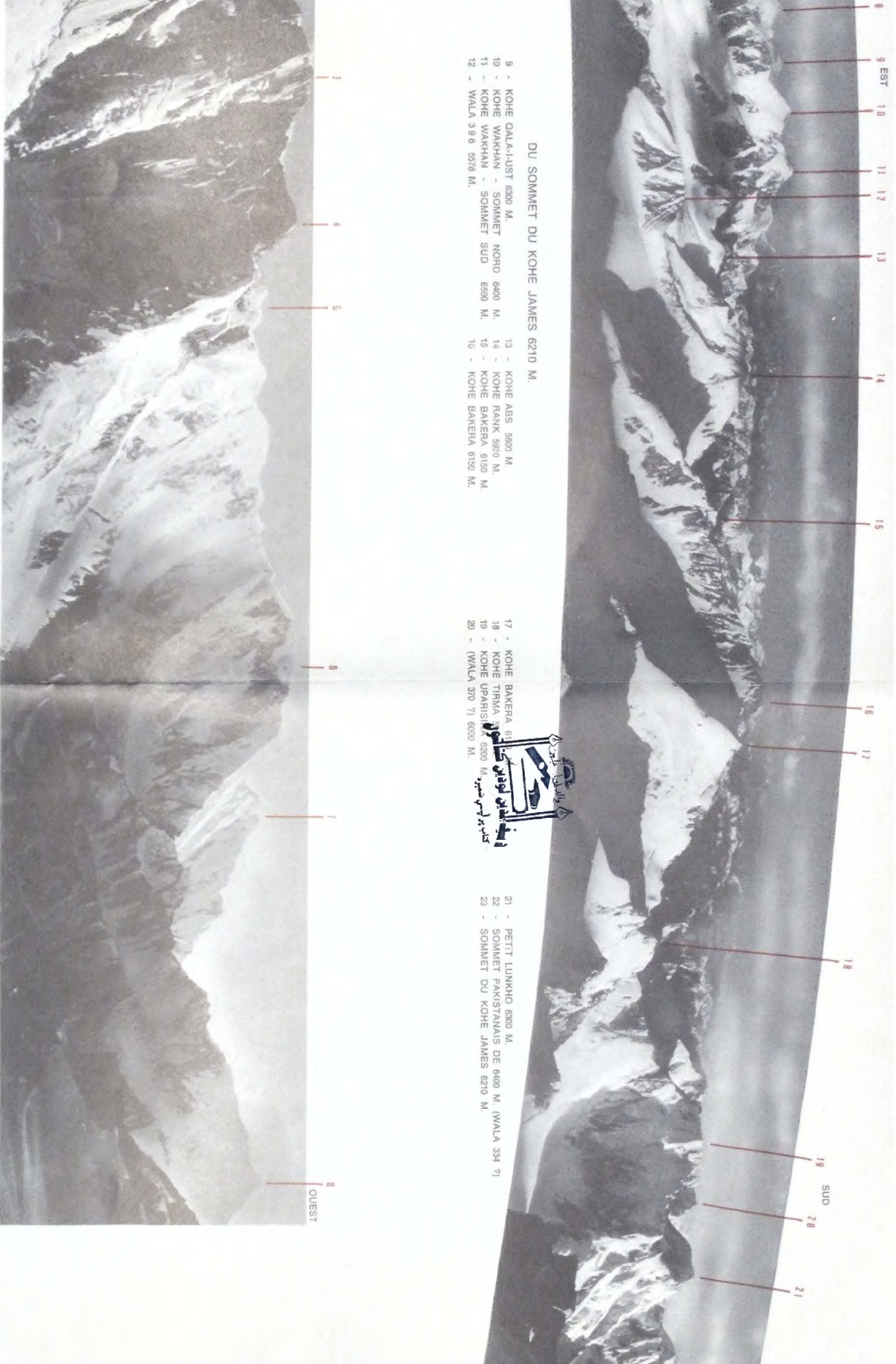
- 3 - KOHE UPARISINA 6200 M.
- 4 - PETIT LUNKHO 6300 M.

- 5 - SOMMET PAKISTANIS DE 6400 M. (WAL)
- 6 - LUNKHO-I-HAWAR 6600 M.

EN MONTANT SUR LE KOHE TIRMA VERS 5900 M.

- DU SOMMET DU KOHE JAMES 6210 M.
- 9 - KOHE QALA-I-UST 6300 M.
 - 10 - KOHE WAKHAN - SOMMET NORD 6400 M.
 - 11 - KOHE WAKHAN - SOMMET SUD 6500 M.
 - 12 - WALA 396 5578 M.
 - 13 - KOHE ABS. 5600 M.
 - 14 - KOHE BAKK 5830 M.
 - 15 - KOHE BAKERA 6150 M.
 - 16 - KOHE BAKERA 6150 M.

- 17 - KOHE BAKERA 6150 M.
- 18 - KOHE TIRMA 6200 M.
- 19 - KOHE UPARISNA 6200 M.
- 20 - WALA 370 71 6000 M.
- 21 - PETIT LUNKHO 6300 M.
- 22 - SOMMET PAKISTANIS DE 6400 M. (WALA 334 71)
- 23 - SOMMET DU KOHE JAMES 6210 M.



EN MONTANT SUR LE KOHE TIRMA VERS 5900 M.

- 3 - KOHE UPARISNA 6200 M.
- 4 - PETIT LUNKHO 6300 M.
- 5 - SOMMET PAKISTANIS DE 6400 M. (WALA 334 71)
- 6 - LUNKHO-I-HAWAR 6600 M.
- 7 - LUNKHO-I-DOSARE 6600 M.
- 8 - KOHE HEVAD 6849 M.